LE

CHEMIN DE DAMAS

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 19 novembre 1874.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

LE
CHEMIN DE DAMAS

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1878

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL COMTE DE GIVRES...	MM.	MUNIÉ.
LE MARQUIS DE PARISIANE.........		JULIEN DESCHAMPS
LA COMTESSE, sa femme...............	Mmes	MALLARDIÉ.
ESTELLE, leur fille.......................		BARTET.
LE COMMANDANT ROBERT.........	MM.	PARADE.
HENRI, son fils..........................		TRAIN.
LA PRINCESSE DANILOWITZ......	Mlle	JANE ESSLER.
DE SOTTENAY..........................	MM.	SAINT-GERMAIN.
DE COURTVALLON...................		RICHARD.
MADAME DE ZÈBRE..................	Mmes	MASSIN
MADAME DE JULIANO................		HORTENSE NEVEUX.
LA BARONNE DE VANDEUIL.........		DELTA.
VALENTIN, domestique du marquis........		
UN AUTRE DOMESTIQUE, parlant......		

INVITÉS.

A Arcachon, chez le comte de Givres. — De nos jours.

LE

CHEMIN DE DAMAS

ACTE PREMIER

Un fumoir oriental dans la villa du comte de Givres. — Deux portes au fond, donnant sur des salons. — Dans le pan coupé de droite, une terrasse ayant pour horizon la mer. — Dans celui de gauche, une fenêtre donnant du côté de l'entrée de la villa. — A gauche et à droite, portes conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LA COMTESSE, et LEURS INVITÉS.

Au lever du rideau, entrent du fond à droite un maître d'hôtel suivi de deux valets portant chacun un plateau sur lequel est un service à thé ou café qu'ils déposent l'un sur le guéridon devant la terrasse, l'autre sur la table de gauche près de la fenêtre. — Les domestiques vont et viennent allumant les bougies et disposant les tables sur lesquelles seront servis le thé et le café. Tout le service se fait dans le plus grand silence. Bientôt, le maître d'hôtel qui, tenant la porte de droite entrebâillée, semblait écouter au dehors, fait un signe aux valets. Ceux qui étaient dans les salons, allumant les candélabres, disparaissent aussitôt en fermant les portes; et ceux qui doivent faire le service du fumoir, prennent aussitôt leur poste respectif. — Le maître d'hôtel ouvre la porte toute grande et se range pour laisser passer les invités qui sortent de table. Alors et successivement, et échangeant des conversa-

tions inintelligibles pour le public, arrivent : LA COMTESSE, DE GIVRES, au bras d'un officier, puis le GÉNÉRAL, en bourgeois, donnant le bras à MADAME DE LAURADE, PRINCESSE DANILOWITZ, avec MADAME DE JULIANO, MADAME DE ZÈBRE, ESTELLE DE GIVRES et une autre dame, et servant à séparer l'entrée de ces principaux groupes, quelques personnages muets. Tous ces groupes se dispersent alors dans le fumoir, et le service se fait pendant tout ce qui suit.

MADAME DE LAURADE, qui est allée à madame de Givres.

Chère comtesse, vous aurez pour votre fête un délicieux décor; et la mer, je le parie, se fera phosphorescente tout exprès pour ajouter à la magie du tableau.

MADAME DE JULIANO.

Ah! comtesse!... quelle triomphante idée vous avez eue de quitter votre situation officielle pour venir habiter cette villa!

LA COMTESSE.

C'est vrai! car depuis que nous sommes installées ici, notre chère enfant s'est tout à fait rétablie. L'air de Bordeaux, je crois, ne lui valait rien.

MADAME DE LAURADE.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des Arcachons possible. Bordeaux s'en trouvant à deux pas, monsieur le général de Givres tenant garnison dans le chef-lieu de la Gironde a ses régiments sous la main, mademoiselle Estelle retrouve ses belles couleurs, et nous, nous retrouvons Paris.

MADAME DE ZÈBRE.

Pardon, général, je suis peut-être indiscrète, mais votre jeune aide de camp, le capitaine Henri Robert... comment se fait-il que nous ne l'ayons pas vu?

LE GÉNÉRAL.

Il est à Bordeaux, madame, pour affaire de service.

ESTELLE, vivement.

Mais il sera ici pour le concert. (Un peu honteuse et embrassant le général.) N'est-ce pas, papa?

LE GÉNÉRAL.

Oui, mon enfant.

MADAME DE ZÈBRE, riant à part.

On cache sa rougeur dans le sein de son père... Tiens, tiens, tiens.

Le général, tenant sa tasse de café, est allé s'asseoir auprès de la princesse.

LA PRINCESSE.

Vous, général? Ah! c'est gentil. (Choquant sa tasse contre celle du comte.) A l'armée!...

LE GÉNÉRAL, riant.

A votre mari!...

LA PRINCESSE.

Méchant!...

LE GÉNÉRAL.

J'étais si loin de vous à table, qu'il m'a été impossible de vous demander de ses nouvelles.

LA PRINCESSE.

De ses nouvelles, mais monsieur Danilowitz continue à ne m'en point donner et je continue, moi, à être la princesse la plus abandonnée de toute la Pologne.

LE GÉNÉRAL.

Alors, le prince?...

LA PRINCESSE.

Hélas! il court toujours la pretentaine.

LE GÉNÉRAL.

Ah çà!... qu'a-t-elle donc de plus que vous cette... pretentaine?

LA PRINCESSE.

De n'être pas moi d'abord, ensuite de porter des maillots roses.

LE GÉNÉRAL.

C'est donc une danseuse?

LA PRINCESSE.

Mon Dieu, oui... et du théâtre de San-Carlo encore.

LE GÉNÉRAL.

Une étoile?

LA PRINCESSE.

Oh! de moyenne grandeur.

LE GÉNÉRAL.

Heureusement encore que vous supportez votre malheur assez stoïquement.

LA PRINCESSE.

Écoutez donc, général, si je pleurais trop, je deviendrais tout à fait laide, et risquerais ainsi de donner trop raison aux incartades cosmopolites de mon mari. Il me faut donc rester à peu près jolie pour qu'il soit un peu dans son tort.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! croyez-moi, princesse, il y est tout à fait.

LA PRINCESSE, serrant la main du général.

Merci!... Ce n'est pas le prince qui aurait trouvé ça!

ESTELLE, dans un groupe.

Oui, mesdames, c'est jeudi prochain qu'aura lieu la

fête... L'idée en appartient au général... Oh! ce sera très-beau... Grand carrousel par le 7e cuirassiers en garnison à Bordeaux, courses nautiques, musique militaire, retraite aux flambeaux, et enfin loterie au profit des pauvres d'Arcachon... Voici même des billets à placer.

MADAME DE JULIANO.

On les placera, mais nous voulons être placées aussi nous... et pas avec le commun des martyrs... Je réclame quatre places de tribune.

MADAME DE LAURADE.

Et moi six seulement.

LA PRINCESSE.

Moi, je me contenterai du reste.

TOUTES, *entourant le général.*

Nos billets! nos billets!

LE GÉNÉRAL.

Ah! permettez, permettez, mesdames, je ne fais pas partie de l'Agence... veuillez vous adresser au capitaine Robert sitôt son arrivée... c'est lui qui dispense les faveurs. On le dit incorruptible, cependant je crois qu'avec quelques gracieux sourires...

MADAME DE ZÈBRE, *avec intention.*

On ne regardera pas à la dépense.

MADAME DE LAURADE.

Certainement.

ESTELLE, *souriant.*

Cela ne vous coûtera rien, mesdames, monsieur le capitaine Robert m'a donné ses pouvoirs, et je vais mettre sur-le-champ vos noms en tête de la liste.

MADAME DE ZÈBRE, à part.

En un mot, mademoiselle de Givres prétend tout distribuer elle-même, et les billets aux invités et les sourires au capitaine.

MADAME DE LAURADE.

O le monopole!... (Regardant Estelle.) C'est égal, cela fera un joli couple!

ESTELLE, qui s'est approchée de la fenêtre.

Ah! voici déjà des voitures qui arrivent... Mesdemoiselles de Bélia et leur mère ouvrent la marche... Maman, viens vite les embrasser pour la peine. (Au général.) Ah! papa! tu peux aller embrasser aussi, si tu veux, la personne qui descend de la seconde voiture.

LE GÉNÉRAL.

Qui est-ce donc?

ESTELLE.

C'est le préfet...

Elle se sauve en entraînant sa mère.

LE GÉNÉRAL.

Cette gamine-là me brouillera avec les autorités... (Saluant.) Vous permettez, mesdames?

MADAME DE ZÈBRE.

Oui, oui, allez flatter le pouvoir, intrigant.

Le général lui baise la main et s'éloigne par le fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE GÉNÉRAL, ESTELLE, LA COMTESSE.

MADAME DE JULIANO.

Ah çà!... et la baronne de Vandeuil? Est-ce qu'elle dînait à la petite table? Je ne l'ai pas vue.

MADAME DE ZÈBRE.

Étourdie que je suis, j'ai oublié la commission dont j'étais chargée. La baronne m'avait priée de prévenir le comte et la comtesse de Givres qu'elle aurait, ce soir, l'honneur de leur présenter un noble voyageur de ses amis de passage à Arcachon, monsieur le marquis de Parisiane.

LA PRINCESSE.

Le marquis de Parisiane!

MADAME DE ZÈBRE.

Oui! Une espèce d'original qui vit, à ce qu'il paraît, depuis dix-huit mois, sur son yacht, un petit hôtel ambulant, et qui a débouché hier du golfe de Gascogne.

LA PRINCESSE.

Comment? il est revenu? et revenu sain et sauf de ses zigzags à travers le monde?... Mais alors à quoi servent donc les naufrages? les éruptions de volcans et les tremblements de terre?... et les anthropophages?... Il n'y a donc plus d'anthropophages?

MADAME DE JULIANO.

Vous voulez, je le vois, beaucoup de bien à ce... marquis.

LA PRINCESSE.

Juste autant qu'il nous en veut à nous-mêmes?

MADAME DE LAURADE.

Le connaissez-vous donc intimement?

LA PRINCESSE.

C'est-à-dire que, l'année dernière, je l'ai vu dix ou douze fois de trop; mais le prince ne le quittait pas, lui, c'était son Dieu! et il me l'a appris par cœur.

MADAME DE JULIANO.

Eh bien... récitez-nous le.

TOUTES.

Oh! oui, oui.

LA PRINCESSE.

Oh! vous me permettrez bien d'en passer un peu. Je n'ai pas l'intention de vous raconter les mille et une nuits, mais je vous citerai de lui une singularité qui vous dépeindra d'un trait le personnage... figurez-vous que ce détail, selon le prince, remontait à dix-huit ans environ... Il paraîtrait qu'à cette époque, le marquis possédait un immense coffret d'ébène où reposaient les restes de sa vie galante : fleurs, rubans, lettres, gants, et...

MADAME DE LAURADE.

Tous les... et cœtera des faiblesses féminines...

LA PRINCESSE.

C'est cela. Et savez-vous comment il appelait ce réceptacle! Cet *in pace? Le Cimetière des Amours.*

TOUTES, indignées.

Oh!

LA PRINCESSE.

Et même, à cette époque, la nécropole *refusant du monde*, il s'occupait d'ouvrir une succursale.

MADAME DE JULIANO.

Quelle horreur !...

MADAME DE ZÈBRE.

Mais votre... don Juan possédait donc toutes les séductions ?

LA PRINCESSE.

Non, il ressemblait à tous les sujets de son espèce... Il était vilain, mais possédait deux forces : la volonté et une idée fixe. Je voudrais pouvoir me faire comprendre... Ah! tenez, vous n'ignorez pas que chaque individu a, généralement, une spécialité qu'il s'est acquise à force d'étude et de persévérance? Eh bien... sa spécialité à lui c'était la femme, mais la femme dans son acception la plus terrestre, la plus mondaine!... dégagée enfin et justement de tous les liens sacrés qui la font grande et sainte! la femme finissait pour lui où commençait la mère... En un mot, il jouait de la femme... comme Paganini jouait du violon : sur une seule corde.

MADAME DE LAURADE.

Mais votre marquis était un être abominable.

LA PRINCESSE.

Comme les trois quarts de ses semblables! Aussi n'ai-je jamais pu digérer ce juge qui, à chaque cause nouvelle appelée devant lui, avait coutume de demander d'abord : *Où est la femme?* mais c'est : *Où est l'homme?* qu'il faut dire... car il est partout, pour le mal, en haut comme en bas de l'échelle; en haut il y a le décavé de la première croisade qui a écartelé son blason d'un million plébéien, et qui, après avoir dégusté le miel de la lune

dans du pur cristal, en revient à l'écuelle où s'abreuve tout le monde. Il y a le mari rêvant le veuvage par le *crime légal*, qui attache lui-même l'appât de l'adultère dans la souricière du flagrant délit; et, d'un autre côté, l'amant de gouttière qui se sauve par les toits et laisse étrangler la souris. Et en bas... ah! c'est en bas surtout qu'il faut demander *où est l'homme?* car là, il n'y a même pas de compensation : ni le bal, ni le bois, ni les eaux, ni le frou-frou, ni le fla-fla... ni le *pain riche*; enfin aucun des boni du malheur... Où est la femme? oses-tu demander, juge impertinent! Du reste, il est mort maintenant, le bon Dieu ait sa toque!

Toutes rient.

MADAME DE JULIANO.

Mais, princesse, pour en revenir à votre... Paganini, est-ce que vous croyez qu'il vient ici dans l'intention de jouer de... de nous?

LA PRINCESSE.

Je le crois fermement.

MESDAMES DE ZÈBRE et DE LAURADE.

Le monstre!

MADAME DE JULIANO.

Vous le traitez déjà de monstre, vous allez l'aimer tout de suite.

MESDAMES DE ZÈBRE et DE LAURADE, ensemble.

L'aimer? moi?

MADAME DE ZÈBRE.

C'est-à-dire que, rien qu'en pensant à cet homme, des instincts sanguinaires s'éveillent en moi.

MADAME DE LAURADE.

C'est-à-dire que je voudrais pouvoir lui rendre en vingt

minutes tout le mal qu'il a fait aux femmes en vingt ans.

MADAME DE ZÈBRE.

Oui, tout bien considéré, je demande le rétablissement de la torture pour les hommes... et du divorce pour les femmes.

MADAME DE JULIANO.

Mais... la torture, rétablissons-la nous-mêmes en sa faveur.

MADAME DE ZÈBRE.

Il faudrait une occasion.

MADAME DE JULIANO.

On l'attendra.

LA PRINCESSE.

On peut aller au-devant d'elle.

MADAME DE ZÈBRE.

Le cas échéant, comptez sur mes griffes.

MADAME DE JULIANO.

Et sur les nôtres.

MADAME DE LAURADE.

Moi, mes dents sont à votre service. Ah! pendant que nous y serons, si nous faisions une exécution générale?

MADAME DE ZÈBRE.

Oui, une Saint-Barthélemy de tous les don Juan du pesage, chevaliers de la désœuvrance et parpaillots de l'amour qui sont ici?

MADAME DE LAURADE.

Je sonnerai le tocsin?

MADAME DE JULIANO.

Moi je vais, pour commencer, faire une croix sur le dos des deux frères siamois de la Gomme, messieurs de Sottenay et de Courtvallon,

MADAME DE ZÈBRE.

Oh! en valent-ils la peine?

LA PRINCESSE.

Oui, oui, étouffez les dindons dans l'œuf!... c'est plus prudent; ils n'auraient qu'à être couvés par un aigle!

Toutes rient. Estelle entre par le fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, ESTELLE.

ESTELLE.

Mesdames, je vous ai fait garder dans le grand salon de bonnes places pour le concert; cependant, si vous préférez entendre la musique de la terrasse qui donne sur la mer, je vous y offrirai moi-même des sorbets et des glaces.

MADAME DE LAURADE.

Nous acceptons tout avec joie de vous, chère enfant, harmonie, sorbets, gâteaux, bonbons... (Lui tendant les bras.) et baisers...

Estelle l'embrasse.

LA PRINCESSE.

Venez-vous, mesdames?

Toutes remontent, reconduites par Estelle. — Entre Sottenay, puis presque aussitôt de Courtvallon. — Estelle redescend et se trouve en face de Sottenay.

SCÈNE IV

ESTELLE, DE SOTTENAY, DE COURTVALLON, INVITÉS.

ESTELLE, voyant Sottenay qui s'est mis en position. — A part, avec ennui.

Ah! monsieur de Sottenay.

SOTTENAY.

Mademoiselle, après le concert il y aura une petite sauterie, dit-on, me ferez-vous la grâce?...

ESTELLE, après avoir consulté son carnet.

Numéro 13, une mazurke.

Elle va causer avec des personnes qui arrivent.

SOTTENAY, à part.

Le numéro 13! Je n'aime pas bien ça; ce n'est pas que je sois superstitieux, mais je n'aime pas bien ça.

Estelle, qui vient de quitter les deux personnes en question, se trouve en face de Courtvallon.

COURTVALLON.

Mademoiselle, après le concert il y aura une petite sauterie, dit-on, me ferez-vous la grâce...

ESTELLE, distraite.

Mais, monsieur, vous m'avez déjà demandé...,

COURTVALLON.

Pardon! ce n'est pas moi!

SOTTENAY.

C'est moi, mademoiselle!

ESTELLE.

Ah! excusez-moi, messieurs, mais vous êtes si pareils tous deux...

SOTTENAY.

Ah! c'est que nous avons le même tailleur.

COURTVALLON.

Le même bottier, le même coiffeur...

ESTELLE.

Et la même muse aussi peut-être?

COURTVALLON.

La même muse..

ESTELLE.

Ah! c'est qu'hier, au Casino, dans un livre à moi que vous m'aviez fait l'honneur de feuilleter, j'ai trouvé ces vers... (Leur présentant un papier.) Sont-ils de vous deux?

SOTTENAY.

Pardonnez-moi, mademoiselle, ils sont de moi seul.

COURTVALLON.

Ils sont de lui seul.

ESTELLE.

Eh bien! monsieur, comme le général de Givres aime beaucoup les vers, je dois vous prévenir que si vous me faites l'honneur de m'en adresser de nouveaux, j'irai tout de suite les porter à papa.

Elle lui fait révérence et va au-devant de nouveaux invités.

SCÈNE V

COURTVALLON, SOTTENAY, puis LE MARQUIS et LA BARONNE DE VANDEUIL.

SOTTENAY, vexé, mais s'efforçant de rire.

Ah! le mot n'est pas mauvais.

COURTVALLON, riant.

C'est légendaire!... La petite est abominable!... Mais qu'est-ce que tu me disais donc? Mademoiselle de Givres ne te gobe pas du tout, mon bon! et tu comptes sur cette dot-là pour te refaire? Ah! bien, tu sais, je ne ficherais pas vingt-cinq pistoles dans ton jeu.

SOTTENAY.

Tu aurais peut-être tort! Il faudra voir.

COURTVALLON.

Oh! c'est tout vu, va. (Apercevant au fond le marquis et la baronne.) Ah!

SOTTENAY.

Quoi donc?

COURTVALLON.

Que je sois frappé à l'instant de gâtisme, si ce n'est pas le marquis de Parisiane que j'aperçois là-bas.

SOTTENAY.

Tu connais le marquis?

COURTVALLON.

Mais je ne connais que lui!... Je vais te présenter...

LA BARONNE, quittant le bras du marquis.

Marquis, si vous le permettez, je me livrerai seule

maintenant à la recherche de nos hôtes à qui je désire vous présenter? Je me trouve suffisamment compromise pour un jour.

LE MARQUIS.

Comment?

LA BARONNE.

Mais... un quart d'heure au bras de monsieur de Parisiane, cela équivaut à un certificat de mauvaise vie et mœurs.

LE MARQUIS.

Jadis, peut-être, mais aujourd'hui...

LA BARONNE.

A votre âge vous vivez sur votre passé.

COURTVALLON, saluant.

Baronne! (Enflant sa voix.) Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS, froidement.

Monsieur!

LA BARONNE, au marquis.

Vous n'êtes plus, du reste... tout à fait seul, je vais donc tâcher de déterrer le général ou madame la comtesse de Givres. A tout à l'heure!

Elle s'éloigne.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, SOTTENAY, COURTVALLON.

COURTVALLON.

Monsieur le marquis, permettez-moi de rendre grâce aux dieux qui me mettent encore une fois sur votre route...

LE MARQUIS.

Pardon, monsieur, mais...

COURTVALLON, se présentant lui-même.

De Courtvallon... l'an dernier, à Spa, au trente-et-quarante. (A Sottenay.) C'est légendaire! Figure-toi que monsieur jouait à rouge et que la noire était déjà sortie six fois. *Faites votre jeu, messieurs!* dit le croupier... Monsieur le marquis fait le sien (le maximum, bien entendu), et à ce moment-là, son valet de chambre lui remet discrètement une lettre vêtue de deuil... Monsieur de Parisiane fait un mouvement et, déplaçant sa liasse de billets de banque : Tout à la noire! dit-il froidement. Et la noire sortait encore douze fois de suite. Alors seulement monsieur le marquis ouvrait la lettre et après y avoir jeté les yeux : « Tiens, murmura-t-il, mon oncle est mort! il a eu moins de chance que son neveu... il n'a passé qu'une fois, lui.» Vous vous souvenez bien, marquis, du jeune homme qui, transporté d'enthousiasme, s'élança vers vous en vous criant: Vous êtes abominable!... C'était moi! de Courtvallon!

LE MARQUIS, très-poliment.

Monsieur, vous venez de me rappeler un des méchants souvenirs de ma vie... croyez que rien ne pouvait m'être plus désagréable.

COURTVALLON.

Ah! pourquoi donc ça?

SOTTENAY.

Le mot n'est pas mauvais pourtant.

LE MARQUIS, de même.

Votre opinion me console un peu, monsieur, mais pas assez...

COURTVALLON.

Marquis, permettez-moi de vous présenter monsieur de Sottenay, mon ami le plus intime... (Prenant la main de Sottenay.) A nous deux nous ne faisons qu'un!

LE MARQUIS, saluant, à part.

Et tout au plus!

COURTVALLON.

Figurez-vous que Sottenay, en vingt-deux mois, a dépensé plus de dix-huit cent mille francs.

LE MARQUIS.

Le vin et les femmes à part?

SOTTENAY.

Non, tout compris.

LE MARQUIS.

Vous comptiez donc?

SOTTENAY.

Tudieu! comme vous y allez.

COURTVALLON.

Le fait est qu'il n'a plus le sou.

LE MARQUIS.

C'est le moment ou jamais de songer à faire le bonheur d'une femme.

COURTVALLON.

Aussi y songe-t-il... et sérieusement.

LE MARQUIS, à Sottenay.

Je regrette fort, monsieur, de n'avoir pas de fille.

COURTVALLON.

Voyons, marquis, ne rions pas, est-ce que vous, l'homme de toutes les audaces, vous ne pourriez pas nous...

LE MARQUIS.

Alors c'est une consultation?

SOTTENAY.

Non. Courtvallon, tu vas nous rendre ridicules.

LE MARQUIS.

Oh! vous n'avez pas cela à craindre, messieurs.

COURTVALLON.

Certainement. Allons, monsieur de Parisiane, quel est, selon vous, le meilleur moyen pour...

LE MARQUIS, railleur.

Pour attraper une dot que l'on vise? Mais il y en a plusieurs... d'abord se faire aimer...

COURTVALLON.

Oh!

LE MARQUIS.

Ce serait trop long? Alors, il y a la galère.

SOTTENAY.

Comment, la galère?

LE MARQUIS.

Oui, vous vous procurez une galère montée par quatre-vingts rameurs, vous y faites transporter la jeune héritière, et quand vous avez passé trois ou quatre mois avec elle sur les bords du lac salé, vous écrivez à la famille et...

COURTVALLON.

Oh! marquis! marquis!

LE MARQUIS.

Ah! monsieur voudrait éviter le déplacement? Alors donnez vingt-cinq louis à la femme de chambre, elle vous fourre la nuit, au fond d'un carton à chapeau, dans l'appartement de la fille à Crésus, et le lendemain, quand

Crésus vous voit sortir de là, il envoie chercher son notaire... s'il n'envoie pas chercher la garde. Croyez, messieurs, que je suis ravi d'avoir fait votre connaissance.

Il leur tourne le dos et remonte.

COURTVALLON, prenant le bras de Sottenay.

Quand je te disais qu'il est abominable !...

Ils s'éloignent en causant.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LE GÉNÉRAL donnant le bras à la BARONNE, et presque aussitôt MADAME DE ZÈBRE, LA PRINCESSE et MADAME DE LAURADE.

Le marquis, qui est remonté, se trouve en face du général et madame de Vandeuil.

LA BARONNE, au général.

Ah! j'aperçois mon protégé. (Tendant la main au marquis.) Général, je vous présente monsieur le marquis de Parisiane.

LE GÉNÉRAL, saluant.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Général, aurai-je bientôt l'honneur d'offrir mes respects à madame la comtesse?

LE GÉNÉRAL.

Je l'espère.

Tous trois causent à voix basse. — Madame de Zèbre et madame de Laurade considèrent de loin le marquis avec curiosité.

MADAME DE LAURADE, à la princesse.

Décidément, il n'a rien de bien extraordinaire, votre marquis.

MADAME DE ZÈBRE.

L'air impertinent, voilà tout.

MADAME DE LAURADE.

Quel âge peut-il bien avoir?

MADAME DE ZÈBRE.

Le demi-cent?

LA PRINCESSE.

La chronique est muette là-dessus... Elle dit seulement que, chaque fois que quelque jolie indiscrète le mettait sur ce chapitre, le marquis demandait toujours jusqu'au lendemain pour produire son acte de naissance.

MADAME DE LAURADE et MADAME DE ZÈBRE.

Et... le lendemain?...

LA PRINCESSE.

On ne pensait plus à le lui demander.

MADAME DE ZÈBRE, bas à madame de Laurade.

Il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui.

Elle entraîne madame de Laurade d'un autre côté. — Les deux femmes s'éloignent par la porte de gauche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MADAME DE ZÈBRE
et MADAME DE LAURADE.

LE GÉNÉRAL, continuant la conversation.

Et... êtes-vous pour longtemps à Arcachon, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Je l'ignore, général; je n'ai jamais su la veille ce que je ferais le lendemain, le hasard ayant toujours été mon seul guide.

LE GÉNÉRAL.

Et l'indépendance votre seule règle. Je vous avouerai que je n'ai jamais joui de ce privilége-là... J'ai toujours été, *moi!* l'esclave du devoir, et en ce moment encore, mes devoirs de maître de maison m'obligent à vous quitter.

Il salue le marquis et remonte.

LA BARONNE, lui prenant le bras.

Pardon, général! mais je vous ai piloté tout à l'heure, à votre tour pilotez-moi.

Tous deux s'éloignent.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LA PRINCESSE.

Le marquis redescend, il est salué au passage par un rire moqueur de la princesse.

LE MARQUIS.

La princesse !...

LA PRINCESSE.

« *J'ai toujours été, moi, l'esclave du devoir.* » Que dites-vous de la flèche du Parthe ?

LE MARQUIS.

Je dis qu'il est à souhaiter pour le comte que la comtesse ait été, de ses devoirs, aussi esclave que lui.

LA PRINCESSE.

Ah ! vous n'êtes pas changé.

LE MARQUIS.

Pas trop.

LA PRINCESSE.

Mais dites-moi un peu, comment avez-vous pu vous y prendre pour décider la baronne de Vandeuil qui, cependant, ne vous aime guère, à charger sa conscience d'une présentation aussi... délicate que celle-ci ! Oh ! du reste, je ne sais pas pourquoi je m'étonne ?... Vous seriez homme à griser saint Pierre pour vous faufiler dans le paradis.

LE MARQUIS.

Il faut bien voir un peu de tout. Et puis je ne serais

pas fâché de rencontrer quelques anges, car entre nous je ne crois guère à ces petits oiseaux-là.

LA PRINCESSE.

Tenez, vous êtes le diable.

LE MARQUIS.

Pas plus diable que votre mari. Le prince fréquentait les mêmes enfers que moi.

LA PRINCESSE.

Oh ! lui, c'était un diable pour rire.

LE MARQUIS.

Oui, il lui manquait un... attribut. Mais vous n'avez pas voulu vous venger.

LA PRINCESSE.

Oh ! mille grâces; mais je n'appelle pas se venger donner à un fat le droit de vous tenir pendant une heure au bout de sa lorgnette, tandis qu'il fait à voix basse à son voisin de stalle et à votre sujet, un cours d'anatomie comparée; je n'appelle pas se venger : exposer sa fille, alors qu'elle sera grande, à placer pendant une nuit de bal sa main gantée dans celle que toucha jadis la main nue de sa mère... Enfin... je n'appelle pas se venger : tromper un mari, même quand il ne vaut pas grand'chose... (Toisant le marquis.) pour un amant qui, à coup sûr, ne vaudra rien du tout.

LE MARQUIS.

Bien obligé !...

LA PRINCESSE.

A votre service.

LE MARQUIS.

Ah ! tenez, princesse Danilowitz, vous êtes adorable.

LA PRINCESSE.

Oui; eh bien, vous pouvez me le répéter tant que vous voudrez, et je vous jure que cela ne me coûtera pas un remords. (Le marquis ne répond rien.) Vous ne savez pas ce que c'est qu'un remords? (Appuyant.) Remords, substantif masculin.

LE MARQUIS.

Masculin seulement?

LA PRINCESSE.

Masculin surtout, ayant pour conséquence d'empoisonner toute joie et conduisant communément à la lassitude et au désespoir, voilà.

LE MARQUIS.

Oh! mais il m'a conduit plus loin que ça, moi, votre substantif... Il m'a conduit à la Morgue.

LA PRINCESSE.

A la...

LE MARQUIS.

Un théâtre populaire très-suivi à cette époque; on n'avait pas encore inventé les cafés chantants.

LA PRINCESSE

Je m'explique fort bien votre présence dans ce lugubre domaine. Parmi tant de *sottes* mises à mal pour votre plus grand amusement, il devait bien, à la fin, s'en trouver une qui eût la bonne idée de se jeter à l'eau.

LE MARQUIS.

C'est ce que j'avais cru... Seulement, il n'y avait personne... mais je ne fus pas rassuré pour cela... Il y a trente-six portes ouvertes sur l'éternité, et la *sotte*, comme vous l'appelez, pouvait bien avoir crocheté l'une de ces portes-là. Ah! vous ne me croirez pas peut-être, mais

aujourd'hni encore je donnerais deux ans de ma vie pour avoir la certitude que cette femme est vivante.

LA PRINCESSE.

Vous l'avez donc aimée celle-là?

LE MARQUIS.

Je l'ai adorée!

LA PRINCESSE.

Quinze jours?

LE MARQUIS.

Non, une heure.

LA PRINCESSE.

Une heure?...

LE MARQUIS.

Et j'ignore qui elle était, et je ne sais pas même son nom.

LA PRINCESSE.

Où l'aviez-vous donc rencontrée?

LE MARQUIS.

Je ne l'avais pas rencontrée.

LA PRINCESSE.

Alors, expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Mais c'est une confession que vous me demandez?

LA PRINCESSE.

Eh bien, on dit que cela calme les consciences.

LE MARQUIS.

Oui, quand l'absolution vient après. Me la donnerez-vous?

LA PRINCESSE.

Parlez donc.

LE MARQUIS.

Elle était venue un soir chez moi... d'elle-même.

LA PRINCESSE, avec dédain.

Ah!

LE MARQUIS.

Pardon, c'était une grande dame, au contraire... depuis la voilette jusqu'à la bottine, et la démarche qu'elle tentait auprès de moi prouvait précisément son ignorance du mal... Elle venait, au nom d'une de ses amies, Madeleine repentie de la dernière heure, redemander un gage d'amour, jadis imprudemment donné, miniature adorable que je revois encore, avec ses cheveux d'or entremêlés de pampres et de raisins.

LA PRINCESSE.

Une bacchante, je vois cela d'ici : revenons à la messagère.

LE MARQUIS.

Elle était belle et jeune, vingt-cinq ans à peine!... elle parlait de vertu, de devoir d'une voix convaincue, vibrante!... Il y avait de l'autorité dans ses grands yeux, du commandement dans chacun de ses gestes; j'étais devant elle, immobile, et la contemplant dans une adoration muette; par hasard nos mains se rencontrèrent... elle parla encore quelque temps... mais peu à peu, la voix s'adoucit, s'éteignit presque, ses yeux qui, auparavant, semblaient lancer des éclairs, se couvrirent comme d'un voile qui ressemblait à des larmes... Je sentis ses mains palpiter dans les miennes et... Princesse, l'absolution, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE, sans répondre.

La voilà donc cette histoire d'une heure dont vous alliez demander le dénouement à la Morgue le lendemain?

LE MARQUIS.

Le lendemain? non. C'était seulement plusieurs semaines après, qu'une lettre fiévreuse et empreinte d'un horrible désespoir, me faisait redouter... Oh! les premières de ces lignes terribles, je les ai toujours devant les yeux : « Ce titre de mère qui, il y a si peu de temps » encore, eût fait ma joie et mon orgueil est aujourd'hui » mon arrêt de mort. »

LA PRINCESSE, du ton de l'interrogation.

Mon Dieu?

LE MARQUIS.

Oui, et son mari, absent depuis longtemps, venait de lui annoncer son retour.

LA PRINCESSE.

Ah! la malheureuse! Et vous n'avez pas remué ciel et terre pour la retrouver? Cette amie?... la dame aux cheveux entremêlés de pampres.

LE MARQUIS.

La vicomtesse de...

Il s'arrête.

LA PRINCESSE.

Ah! c'était une... soit. Eh bien, la vicomtesse ne pouvait-elle pas vous renseigner?

LE MARQUIS.

Eh! c'est chez elle que j'ai couru tout d'abord. Elle est restée muette!... il y a des femmes implacables.

LA PRINCESSE, avec ironie.

Oui, celles, par exemple, chez qui le mépris a remplacé l'amour.

LE MARQUIS, reculant.

Ah ! princesse, voilà le mot le plus cruel que l'on m'ait dit jusqu'à ce jour.

LA PRINCESSE, avec intention.

On vous en dira peut-être bien d'autres. Ce sera votre punition.

SCÈNE X

LES MÊMES, ESTELLE.

ESTELLE, revenant à la princesse.

Madame ! maman n'est pas de ce côté ? (S'arrêtant.) Oh ! pardon !

LA PRINCESSE.

Monsieur le marquis de Parisiane. (Même jeu à celui-ci pour Estelle.) Mademoiselle Estelle de Givres, dont nous fêtons aujourd'hui les dix-huit ans.

ESTELLE.

Ah ! à propos, princesse, voyez donc le beau collier que papa m'a donné... Oh ! je ne le quitterai plus, ni jour, ni nuit.

LA PRINCESSE, riant.

Vous ferez joliment bien...

ESTELLE.

N'est-ce pas ?

LA PRINCESSE.

Mais que voulez-vous donc à votre mère ?

ESTELLE.

Lui annoncer une grande nouvelle... l'arrivée du commandant.

LA PRINCESSE.

Quel commandant ?

ESTELLE.

Mais le commandant Robert... le père du capitaine Henri Robert, l'aide de camp du général.

LA PRINCESSE, riant.

Oui ; son préféré même ?

LE MARQUIS, bas à la princesse.

Et aussi le préféré de sa fille probablement ?

ESTELLE.

Il est venu surprendre son fils à Bordeaux et tous deux arrivent à l'instant à la villa.

LA PRINCESSE.

Vous l'aimez beaucoup, ce commandant ?

ESTELLE, simplement.

Oh ! oui, il a sauvé la vie à mon père.

LA PRINCESSE, redevenue sérieuse.

Ah ! je comprends. (A Estelle, en prenant le bras du marquis.) Chère enfant, si je rencontre madame de Givres, je m'empresserai de lui annoncer l'heureuse nouvelle.

Ils remontent vers le fond à gauche. La comtesse paraît à la porte latérale de droite. La comtesse, en apercevant le marquis, fait instinctivement un mouvement d'effroi.

ESTELLE, l'apercevant.

Ah !

La comtesse a mis un doigt sur sa bouche. Estelle reste immobile. Le marquis et la princesse s'éloignent.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, ESTELLE.

La comtesse tombe brisée sur le fauteuil.

LA COMTESSE, d'une voix étranglée.

Lui !... lui !...

ESTELLE.

Qu'as-tu donc, maman ?

LA COMTESSE.

Je ne sais !... un malaise subit, inexplicable !... je n'ai pas voulu que la princesse pût s'apercevoir de... voilà pourquoi je t'ai fait signe de ne pas trahir ma présence. (A part.) Cet homme ici !...

ESTELLE.

Tu sembles souffrir ?

LA COMTESSE.

Oui... ouvre cette fenêtre... l'air me remettra. (A part.) Après tant d'années !...

ESTELLE, qui est allée ouvrir la fenêtre, venant s'agenouiller près de la comtesse.

Comment te sens-tu, mère ?

LA COMTESSE, avec une sorte d'égarement.

Mieux ! merci, mon enfant... (La serrant convulsivement contre elle.) Ma pauvre et chère enfant ! mon adorée !

ESTELLE, la regardant.

Mais c'est plus que de la souffrance qu'exprime ton visage, maman !... c'est comme de l'égarement !... de

l'épouvante! (Avec des sanglots et se jetant à son cou.) Mon Dieu! mon Dieu!... mais qu'est-ce qu'il y a donc?

LA COMTESSE, se remettant et lui essuyant les yeux.

Mais il n'y a rien, qu'est-ce que tu veux qu'il y ait?

ESTELLE.

Je ne sais pas, moi!... mais à te voir ainsi, j'ai cru qu'un danger était venu tout à coup nous menacer.

LA COMTESSE, la saisissant dans ses bras.

Un danger!... Oh! quiconque voudrait toucher à cette tête chérie...

ESTELLE, la calmant.

Mais personne n'y songe, et cela ne m'inquiète pas. Ce qui m'inquiète c'est toi. Il est vrai que ce n'est pas la première fois que je te vois ainsi, les yeux pleins de larmes, toute frissonnante et me serrant contre toi à m'étouffer... Notre médecin dit que ce sont des crises nerveuses; et tu sais, il exige alors le repos le plus absolu... Il faut rentrer chez toi, mère.

LA COMTESSE, à part.

Oui... la fuite!... c'est le salut pour moi!... car mon nom n'a rien pu lui rappeler... Il ne l'a jamais su... tandis que mon visage...

ESTELLE.

Allons, viens... appuie-toi sur moi... Je vais te conduire à ta chambre... et ne t'inquiète pas de tes invités, je te remplacerai auprès d'eux...

Elles sont remontées. On entend la voix du commandant

LA COMTESSE, effrayée.

Quelqu'un!... viens vite.

Elle l'entraîne.

ESTELLE, à part, regardant au fond et avec joie.

C'est le capitaine Henri et son père... Je les reverrai tout à l'heure.

Elles sortent. Le commandant et Henri paraissent au fond.

SCÈNE XII

LE COMMANDANT, HENRI.

LE COMMANDANT, regardant à la cantonade.

Comment appelles-tu ce monsieur que nous avons croisé là-bas?

HENRI.

Le marquis de Parisiane. Pourquoi me demandes-tu cela, père ?

LE COMMANDANT.

Ah ! c'est qu'il m'a semblé qu'à sa vue... tu n'avais pu réprimer comme un mouvement de répulsion.

HENRI.

C'est vrai !... j'avoue que cette rencontre, à laquelle j'étais si loin de m'attendre, m'a été on ne peut plus désagréable !...

LE COMMANDANT.

Où donc as-tu connu le marquis ?

HENRI.

A Paris, l'an dernier. J'ai servi de témoin contre lui à l'un de mes meilleurs camarades de régiment, Armand de Greuze !... Pauvre Armand, je l'ai soigné pendant cinq semaines, et je n'oublierai jamais son désespoir

alors qu'il lui fut prouvé que sa blessure le mettait dans la nécessité de quitter le service.

LE COMMANDANT.

C'était triste assurément... mais, dame ! que veux-tu ? un duel est un duel.

HENRI.

Aussi ne gardé-je pas rancune de la fatale issue de celui-là à monsieur de Parisiane qui s'est conduit dans cette affaire en vrai gentilhomme. Mais que veux-tu ? on ne raisonne pas avec ses antipathies, et la mienne est invincible !... mais c'est assez nous occuper de cet étranger ; parlons de toi, cher père !... de qui j'étais séparé depuis si longtemps et que je suis si heureux de revoir.

Il l'embrasse.

LE COMMANDANT, qui l'examine.

Mais parlons de toi aussi... Est-ce que tu as été malade ?

HENRI.

Moi ?

LE COMMANDANT.

Je te trouve changé, maigri !

HENRI.

C'est une idée que tu te fais.

LE COMMANDANT.

Tu crois ? tant mieux !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ESTELLE.

ESTELLE, courant au commandant.

Commandant, maman est désolée, une indisposition subite l'a forcée de rentrer chez elle, et elle m'a chargée de vous apporter ses regrets.

LE COMMANDANT.

Toujours ces méchantes migraines !

ESTELLE.

Toujours; mais maman vous verra demain, car j'espère bien que vous êtes ici pour quelque temps?

LE COMMANDANT.

Mais je crois bien.

ESTELLE, à Henri.

Je pense, monsieur, que la présence de notre bon ami parviendra à dissiper ces gros nuages qui, depuis six semaines surtout, se sont amoncelés sur votre front.

HENRI.

Mademoiselle !

LE COMMANDANT.

Comment? comment?

ESTELLE, au commandant.

Oui, je vous dénonce le capitaine comme tournant à la plus noire misanthropie... c'est-à-dire qu'à peine pouvons-nous l'avoir à nos réunions, et, quand monsieur est absolument forcé d'y paraître, monsieur est d'une tristesse !... On lui garde des polkas, des contredanses, et il

oublie de les réclamer. Ce n'est pas naturel!... (Au commandant.) Du reste, ne l'avez-vous pas trouvé changé ?

LE COMMANDANT.

Mais pardon! (A Henri.) Tu vois bien que je n'ai pas été le seul à remarquer...

HENRI, bas au commandant.

De grâce! n'insistez pas, je vous dirai tout.

LE COMMANDANT.

Ah!

ESTELLE, bas au commandant.

Vous le confesserez?... Et... ce que vous aurez appris... vous me le direz? et vous ne le direz qu'à moi.

LE COMMANDANT, à part, regardant Henri puis Estelle.

Tiens! tiens! tiens!

ESTELLE, un peu troublée.

Comme vous me regardez...

LE COMMANDANT.

Ah! écoutez donc, tout à l'heure je vous avais à peine entrevue. Savez-vous bien que vous êtes encore plus jolie qu'autrefois?

ESTELLE, riant.

Tiens!... on est donc galant dans vos campagnes?

LE COMMANDANT.

Mais je vous prie de croire qu'il n'y a pas que des Hurons.

ESTELLE.

Ah! c'est égal... c'est trop loin! vous devez vous ennuyer à mourir là-bas...

LE COMMANDANT.

Mais non, je vous assure. Je lis, je chasse, je pêche!

J'élève des tortues... et le soir... (A Henri.) je fais un cent de piquet avec le sous-préfet qui me donne à entendre que la France est perdue s'il n'arrive pas à la députation, ou un bésigue avec le maire qui m'insinue que le pays est coulé si le sous-préfet devient député. Et puis, quelquefois, je vais au café de la Comédie, où les fortes têtes de l'endroit ont coutume de changer la forme du gouvernement chaque fois qu'ils gardent le double-six.

ESTELLE.

Comme autrefois, dans le salon de papa, ses officiers aussi parlaient politique. Et c'est le général qui n'était pas content... Aussi nous avons mis ordre à cela. D'abord les militaires ne doivent pas s'occuper de politique.

LE COMMANDANT.

Certainement.

ESTELLE.

Ils ne doivent connaître que leur drapeau.

LE COMMANDANT.

Parbleu!

ESTELLE.

Ou bien alors, il n'y a plus de discipline possible, plus d'armée.

LE COMMANDANT.

Il n'y en a plus.

ESTELLE.

Il n'y en a plus.

LE COMMANDANT, l'embrassant.

Chère petite!... mais criez donc cela par-dessus les toits de Versailles.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, puis successivement DE SOTTENAY et DE COURTVALLON,
MESDAMES DE ZÈBRE, DE VANDEUIL et DE JULIANO, LE GÉNÉRAL DE GIVRES,
LE MARQUIS et MADAME DE LAURADE
et enfin LA PRINCESSE DANILOWITZ.

Sottenay est allé au piano et exécute un air de *Madame Angot* d'un seul doigt

SOTTENAY, à Courtvallon, à demi-voix.

Tu sais que ton marquis, avec son air de rire, m'a donné un conseil que je trouve excellent, moi. Les vingt-cinq louis, la femme de chambre, très-bon!... c'est-à-dire que je vais suivre tout bêtement le programme.

COURTVALLON.

Tout bêtement est le mot, car il est rococo ton programme.

SOTTENAY.

Eh! mon cher! les vieux moyens sont encore les meilleurs!... et saint Rebattu sera toujours le meilleur saint.

COURTVALLON, riant.

Ah! le mot n'est pas mauvais.

En ce moment entrent mesdames de Zèbre, de Juliano et de Vandeuil.

MADAME DE JULIANO.

Oui, madame, la baronne est du complot contre la Parisiane.

MADAME DE ZÈBRE.

Comment? vous, baronne, son introductrice?

LA BARONNE.

Justement; c'est pour réparer ma faute.

LE GÉNÉRAL, venant de droite et courant au commandant.

On m'annonce à l'instant ton arrivée, mon cher Robert!... sois deux fois le bienvenu, car nous ne t'attendions pas avant quinze jours.

LE COMMANDANT.

Une triste circonstance m'a forcé d'avancer mon voyage.

LE GÉNÉRAL.

Ah! mon Dieu!

LE COMMANDANT.

Je te dirai cela demain, car l'heure et le lieu sont peut-être assez mal choisis pour...

ESTELLE.

Mais nous allons être sur des épines, commandant.

LE GÉNÉRAL.

Sans doute.

LE COMMANDANT.

Du reste, je ferai peut-être mieux de profiter de l'absence momentanée de ta femme pour vous annoncer...

LE GÉNÉRAL.

Mais parle donc...

LE COMMANDANT.

Non. Tiens, ce papier parlera pour moi.

Le général prend le papier que lui donne le commandant et en fait la lecture. — Entre le marquis avec madame de Laurade. — Ils s'arrêtent un instant au fond.

MADAME DE LAURADE.

Votre petit feu d'artifice de méchanceté et de paradoxes est-il terminé?

LE MARQUIS.

Oui, c'était la dernière fusée.

MADAME DE LAURADE.

Eh bien, voulez-vous mon opinion sur vous sous forme de parabole?

LE MARQUIS.

Oui.

MADAME DE LAURADE.

C'est que votre cœur est un enfant malade et votre esprit la grande personne qui chante pour l'empêcher de crier.

LE MARQUIS.

Faites mieux, bercez-le d'une espérance.

Madame de Laurade hausse les épaules et va s'asseoir.

LE GÉNÉRAL.

Ah çà! ce papier que tu viens de me faire lire, c'est tout simplement la copie d'un testament?

LE COMMANDANT.

Oui, du testament de la comtesse de Lorges, ma voisine de campagne qui, en mourant, m'a institué l'exécuteur de ses dernières volontés.

ESTELLE.

Madame de Lorges est morte? Ah! maman sera bien affligée, car c'était sa meilleure amie.

LE COMMANDANT.

Madame de Lorges ne l'avait pas oubliée, mon enfant, car elle lègue à votre mère son portrait avec deux cent mille francs.

ESTELLE, tristement.

Elle est morte!

MADAME DE LAURADE, au marquis.

Votre réputation vaut mieux que vous? Oh! je crois, moi, que vous ne valez pas mieux l'un que l'autre.

LE MARQUIS, riant.

Vous me flattez, madame.

MADAME DE ZÈBRE, aux autres.

Ah! que cet homme m'agace!

LE COMMANDANT, tirant de sa poche un écrin qu'il ouvre.

Le notaire de madame de Lorges est le dépositaire de l'argent; on m'a fait, moi, le dépositaire du portrait.

Il le donne au général qui, après l'avoir regardé, le laisse prendre par Estelle.

ESTELLE, le contemplant.

O le gracieux visage!

LE MARQUIS, qui causait avec madame de Laurade, s'adressant à celle-ci.

On parle d'un gracieux visage. Avez-vous donc donné votre portrait à mademoiselle de Givres?

MADAME DE LAURADE.

Jésuite.

ESTELLE, même jeu, à Henri, en lui montrant le portrait.

Quelle mélancolie dans ses grands yeux!

HENRI.

En effet!...

LA BARONNE, à Estelle, auprès de qui elle se trouve.

Voulez-vous me permettre? (Après un temps.) Mais c'est un chef-d'œuvre de madame de Mirbel, cela, une peinture du temps passé.

Madame de Laurade quitte le marquis et s'approche de madame de Zèbre dans les mains de qui la peinture a passé.

MADAME DE ZÈBRE.

La coiffure date de vingt ans au moins.

Le marquis suit la scène.

COURTVALLON, qui lorgne le portrait par-dessus l'épaule de madame de Zèbre.

C'est-à-dire qu'elle remonte à la mythologie. — Pampres et raisins.

LE MARQUIS, à part.

Hein?

SOTTENAY, qui regardait aussi.

On chante *Evohé* tout le temps quand on est coiffé comme ça.

LE MARQUIS, qui s'est approché, à madame de Laurade qui a pris à son tour le médaillon.

Oserais-je demander?... (Madame de Laurade lui abandonne le bijou. Le marquis, après y avoir jeté les yeux, à part.) Le portrait de la vicomtesse de Lorges!... Ce portrait dont je racontais l'histoire il y a une heure à peine... comment se trouve-t-il ici?... Oh! à tout prix il faut que je sache?

ESTELLE.

Monsieur, voudriez-vous...

LE MARQUIS, à Estelle qui s'est approchée pour reprendre le portrait.

Pardon, mademoiselle, mais j'ai eu jadis l'honneur de rencontrer dans le monde madame la vicomtesse de Lorges; serait-il bien indiscret de vous demander... à qui appartient ce portrait?

ESTELLE.

En mourant, madame de Lorges l'a légué à ma mère.

LE MARQUIS, avec un mouvement.

A sa mère!...

HENRI, qui n'a pas quitté le marquis des yeux, intervenant tout à coup et d'un ton presque provoquant.

Avec deux cent mille francs... S'il vous faut encore quelques renseignements, monsieur...

LE MARQUIS, avec un commencement de sourire railleur.

Mille grâces, monsieur, ceux-ci me suffisent. (Estelle et Henri sont remontés vers le fond.) Ah! il faut convenir que le dieu Hasard a parfois de singulières fantaisies!... (Après un temps.) Voilà donc le mot de cette énigme que je cherchais depuis si longtemps!... mon inconnue d'autrefois, l'imprudente messagère de madame de Lorges, c'était, c'est la comtesse de Givres. (Regardant le général.) Et voilà son mari, (Regardant Estelle.) et voilà leur fille. (Avec un sourire ironique.) Leur unique enfant! (Avec intention.) dont on fête aujourd'hui la dix-huitième année!! Ah! ah! ah! ma parole d'honneur! ces histoires-là n'arrivent qu'à moi.

LA PRINCESSE, entrant.

Général, je quitte votre femme. Ce n'est qu'un malaise, elle n'a besoin que de repos.

LE MARQUIS, à part.

Parbleu!

MADAME DE JULIANO, à la princesse.

Notre Saint-Barthélemy tient toujours?

LA PRINCESSE, bas.

Certes, et ce sera bientôt l'heure.

MADAME DE ZÈBRE, menaçant le marquis du doigt.

Ah! monsieur don Juan! vous n'avez qu'à bien vous tenir.

Elles parlent bas entre elles.

LE MARQUIS, regardant autour de lui en riant.

Le diable m'emporte! je suis entouré d'ennemis dans le camp féminin, ces petits doigts menaçants, et ces chuchotements gros d'orage... et là-bas, le capitaine dont les yeux tirent sur moi à boulets rouges!... Ah! mais je m'amuserai beaucoup ici! moi!...

La musique reprend au fond, mouvement dans les groupes.

ACTE DEUXIÈME

Une terrasse fleurie avec larges escaliers au fond descendant aux jardins de la villa. — Au-dessus de la cime des arbres on aperçoit au loin la mer. — A droite, un vaste péristyle vitré où l'on arrive par quelques marches. — La maison est placée en pan coupé ; large porte au fond ; lorsqu'elle s'ouvre, on aperçoit les salons brillamment éclairés. — Dans le péristyle, tout plein de laquais en riches livrées, des plantes et des statues. — A gauche, une sorte de bosquet formé par les orangers. — Sous ce bosquet, des chaises de jardin. — A l'extrémité de la terrasse des tables et des chaises. — La soirée continue. — La douce lueur des lampes s'unit à la clarté des étoiles pour éclairer ce tableau qu'anime le va-et-vient des valets circulant avec des sorbets au travers des groupes formés dans le fond. — Le son des instruments se fait entendre au loin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMMANDANT, HENRI, INVITÉS, au fond.

HENRI.

Eh bien? père, tu n'as donc rien à me dire?

LE COMMANDANT.

Que veux-tu que l'on dise quand on vient de recevoir une cheminée sur la tête?... et c'est mon cas... Il y a une heure encore, j'étais tranquille, heureux de ta position auprès de ton général, au sein de cette famille qui te

considère presque comme l'un de ses membres, et puis... patatras!... tu m'apprends que tu es décidé à renoncer à tous les avantages qui te sont offerts ici, pour aller en Algérie soumettre quelques tribus... qui se soumettraient bien sans toi; et cela, parce qu'un beau matin tu t'es aperçu que tu étais éperdument épris de mademoiselle de Givres et que, le soir venu, tu as dû reconnaître que tu ne pourrais jamais l'épouser? J'ai bien compris, n'est-ce pas?

HENRI.

Oh! parfaitement.

LE COMMANDANT.

Mais, cependant, une supposition! si mademoiselle de Givres t'aimait, elle aussi, est-ce que l'obstacle, que je ne connais pas encore, mais qui, selon toi, s'oppose à ton mariage avec elle, subsisterait tout de même?

HENRI.

Tout de même?

LE COMMANDANT.

Mais cet obstacle?... d'où et de qui vient-il?

HENRI.

De toi, mon père.

LE COMMANDANT.

De moi?... et comment? du diable si je... (Tristement.) Ah! j'y suis... c'est la question de monnaie! il ne faut pas m'en vouloir, Henri...

HENRI.

Hein?

LE COMMANDANT.

Ta mère avait bien peu de chose, moi je n'avais que ma solde... et les épaulettes coûtent si cher.

HENRI.

Ah çà! tu ne sais donc quoi inventer pour me faire de la peine, toi?

LE COMMANDANT.

Alors de quoi s'agit-il? car, en vérité, tu me ferais tourner en bourrique. L'obstacle vient de moi? Qu'est-ce que j'ai donc fait pour ça?

HENRI.

Une belle et bonne action.

LE COMMANDANT.

Ah bah!... et c'est cette bonne action-là qui entrave votre avenir?... Eh bien, vrai! je n'ai pas de chance. Voyons, qu'est-ce que tu veux dire? A quoi fais-tu allusion?

HENRI.

Tout simplement à une certaine retraite en Kabylie pendant laquelle le général de Givres, serré de trop près par un gros d'Arabes, a été dégagé.

LE COMMANDANT.

C'est ça que tu appelles une belle action?... Ah! tu sais, il ne faudrait pas dire ça devant le monde... tu te ferais fiche de toi... Ah! c'est qu'on le connaît ton siècle... troubadour, qui a si bien tout raillé, tout caricaturé, tout démoli, qu'on ne peut déjà plus parler de devoir et d'honneur sans être ridicule, si bien que si cela continue, on ne pourra bientôt plus mourir pour son pays sans passer pour un imbécile! Maintenant, entre nous, pour ce qui est de ce que tu me rappelles, le premier pioupiou venu en aurait fait autant; tu as bien pu le voir dans les bagarres; une fois en plein fouillis, ça va tout seul, on cogne, on est cogné... qui va te cogner je le cogne... tu cognes qui va me cogner; je te sauve, tu

le sauves, il me sauve; les uns les autres, nous nous sauvons la vie... rien de plus simple...

HENRI.

Il n'en est pas moins vrai que le général s'est souvenu, et que les siens se sont souvenus aussi de cette chose (Appuyant.) si simple! et que c'est à cela que je dois un avancement qui a bien pu faire des jaloux.

LE COMMANDANT.

Tu as toujours fait bravement ton devoir.

HENRI.

Et bien d'autres aussi qui sont encore lieutenants, tandis que moi, je suis capitaine... Enfin, le général est plus que quitte envers moi (c'est-à-dire envers toi.) Je ne peux donc pas aller lui demander sa fille qui a cinq cent mille francs dans chaque main.

LE COMMANDANT.

Prenons-la les mains vides.

HENRI.

Vieux père, tu dis des farces... Non, vois-tu? cette outrecuidance-là serait trop raide. Elle serait interprétée comme elle mériterait de l'être, et l'habit que je porte doit aujourd'hui, plus que jamais, se faire honorer, respecter!...

LE COMMANDANT.

Je sais bien! je sais bien... mais, tonnerre! ce n'est pas une raison pour t'expatrier!... C'est très-embêtant tout ça... Voyons!... est-ce qu'il n'y a pas moyen de tout concilier?... Il me semble que si tu voulais?... que si tu te disais?... Enfin! sacrebleu! sois homme! prends ton courage à deux mains, étouffe ton amour et reste!

HENRI.

Rester? Ah! non, par exemple! il ne faut pas me de-

mander ça... car, vois-tu, père... ce que j'éprouve pour elle, c'est plus que de la passion! un mot de sa bouche me rend bête, un regard de ses yeux me rend fou! et ces deux mots: *Je t'aime!* que je ne puis lui dire, à elle!... une fois seul, en rase campagne, je les jette à l'espace, aux buissons du chemin!... je les crie aux oreilles de mon cheval!

LE COMMANDANT.

Comme c'est bien mon sang.

HENRI, s'animant.

Eh bien! ces deux mots-là... je les lui dirais peut-être en un instant d'oubli; et c'est ce qu'il ne faut pas! et c'est ce que je ne veux pas!... mais... je ne veux pas non plus être un beau matin témoin du bonheur d'un autre. Un autre! son mari!... Tiens! à cette pensée-là, ma raison déménage, et j'ai comme du sang dans les yeux!...

LE COMMANDANT.

Il n'y a pas à dire, j'ai été comme ça.

HENRI.

Si je te disais que dès que quelqu'un... n'importe qui... un danseur, un passant, le premier venu, attache trop longtemps son regard sur... elle, j'ai des envies folles de lui sauter à la gorge et de l'étrangler... Et tiens, ce marquis, ce marquis de Parisiane, que je haïssais déjà à propos de l'histoire que tu sais? depuis qu'il est ici, je l'ai observé, il est sans cesse sur sa route, tout est pour lui prétexte à se rapprocher d'elle; ses yeux de satyre ont l'air de déranger les chastes plis de sa robe... Eh bien!... si je reste, et s'il lui sourit encore, s'il lui dit encore un mot à voix basse, s'il a seulement le malheur de toucher à son éventail, je te jure Dieu que je lui

cherche querelle à propos de n'importe quoi et que je lui crache au visage.

LE COMMANDANT.

Je comprends ça. J'ai démoli un dragon qui avait chipé un gant à ta mère. (Avec effort.) Va-t'en donc!... mais c'est égal, je ne suis pas heureux! et toi non plus, mon pauvre garçon! (Très-ému.) Ah! que le diable t'emporte! avec ton unique amour! Comme si tu n'aurais pas pu te contenter d'une douzaine d'amourettes.

HENRI, gaîté forcée.

Eh bien, là-bas, j'en aurai; des belles juives d'Alger avec des yeux à deux battants, et des cheveux ondulés comme les flots de la mer Noire; j'égrènerai les perles des colliers au lieu d'égrener le chapelet de mes litanies amoureuses; vienne alors une bonne expédition et les coups de fusil feront envoler ce petit dieu bête qui faisait pleurer le capitaine et dont rira le chef d'escadron.

LE COMMANDANT.

Tu souffres bien, hein?

HENRI, tombant dans ses bras.

Ah! je t'en réponds!

Courtvallon et de Sottenay paraissent au fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, SOTTENAY, COURTVALLON,

INVITÉS, au fond.

SOTTENAY.

Que tu es drôle!... puisque je te dis que j'ai déjà dressé mes batteries : tu verras. C'est canaille!... mais

quoi? comme disait tout à l'heure sur la plage le grand marquis de Parisiane...

LE COMMANDANT, à part.

Hein?

SOTTENAY.

Quand on n'est pas le plus fort, il faut être le plus... (Bas.) Silence!... C'est le Duriveau, l'ami du général.

LE COMMANDANT.

Quels sont ces deux-là?

HENRI.

Deux inutiles. De ces êtres que Dieu dans sa prévoyance a créés pour faire valoir les autres et conduire le cotillon.

LE COMMANDANT, les toisant.

Ni cœur, ni esprit!... ni rien. Tout ce qu'il faut pour que le sort vous sourie. Ceux-là seront heureux!... (Regardant son fils.) tandis que les autres... (Bas à Henri.) Ne me les présente pas, je leur dirais leur fait.

HENRI, riant.

Oh! ils se présenteront bien eux-mêmes... dans dix minutes ils te mangeront dans la main.

LE COMMANDANT, tirant un étui à cigares de sa poche.

Mais je n'ai pas de foin sur moi... Tiens, je n'ai pas de cigares non plus...

SOTTENAY, lui en offrant.

Commandant, si j'osais?...

LE COMMANDANT, refusant.

Mais...

SOTTENAY.

De grâce! vous me désobligeriez.

HENRI, bas et riant.

Laisse-toi corrompre.

LE COMMANDANT, bas.

Mais tu sais qu'à l'occasion ça ne m'empêchera pas de...

HENRI.

Parbleu!

LE COMMANDANT, qui choisit un cigare.

Rien qu'à les regarder, la langue me démange déjà... (Regardant le cigare.) Mâtin, vous vous mettez bien, vous.

SOTTENAY.

Je n'ai jamais que de ces cigares-là...

COURTVALLON.

C'est comme moi.

SOTTENAY.

Il nous les faut dans les trente-cinq sous, nous ne les fumons pas, mais nous avons de quoi fumer et ça nous suffit.

LE COMMANDANT.

Vraiment?

SOTTENAY.

C'est comme pour la table... Ainsi à Arcachon il n'y a que le Grand-Hôtel de possible... parce que là du moins, c'est servi comme il faut, tout y est confortable... l'argenterie est bien ciselée.

COURTVALLON.

Le linge bien damassé.

LE COMMANDANT, qui commence à être agacé.

Mais, sacrebleu! vous ne mangez pas les serviettes.

SOTTENAY.

Oh ! la plupart du temps, nous ne mangeons rien du tout.

COURTVALLON.

De Sottenay et moi nous avons une gastrite.

LE COMMANDANT.

Il ne leur manquait plus que ça.

SOTTENAY.

Mais nous avons devant nous de quoi manger.

LE COMMANDANT.

Et ça vous suffit ?

COURTVALLON.

Et ça nous suffit.

LE COMMANDANT.

Dites donc ? est-ce que pour les femmes c'est la même chose ?

COURTVALLON.

Comment ?

SOTTENAY.

Ah ! compris ! (Riant.) Le mot n'est pas mauvais !... A propos ? savez-vous, commandant, qu'il y en a de très-chic ici ?

COURTVALLON.

Oui, mais la plus chic de toutes a été exclue... C'est la dame de pique !... pas moyen de taquiner la dame de pique à la villa des Roses, je trouve ça bleu !

LE COMMANDANT, s'animant.

Bleu indigo si vous voulez, mais enfin ce n'est peut-être pas pour que vous taquiniez (Appuyant.) la dame de

pique que les maîtres de cette maison ont sollicité le concours d'artistes éminents ?

COURTVALLON, avec dédain.

Oui, de la musique savante, *de Verdi*... Oh ! mais il ne nous en faut plus... Il est enterré, on a dit sa messe, ce n'est plus lui qui est *le Coq*...

SOTTENAY.

Ah ! le mot n'est pas mauvais ! (Au commandant.) Courtvallon a raison !... C'est avec d'autres maintenant que la musique reverdit... (A Courtvallon.) Ah ! celui-là n'est pas mauvais non plus.

Fredonnant.

Pas bégueule,
Forte en gueule...

Parlez-moi de ça, voilà au moins une musique facile.

Quelques personnes ont quitté la terrasse et se sont rapprochées.

LE COMMANDANT, s'échauffant peu à peu davantage.

Oui; et le facile, c'est votre affaire; musique facile, consciences faciles, beautés faciles...

SOTTENAY.

Ah ! permettez ?...

COURTVALLON, bas.

Laisse donc, il est amusant...

LE COMMANDANT.

Ce qu'il vous faut, c'est la chanson aux ailes de cantharides qui émoustille vos sens !... car vous n'avez que des sens.

COURTVALLON, riant.

Et encore !... ajoutez donc : Et encore !...

LE COMMANDANT.

Et encore ! vous avez raison... Quant à votre cœur, un beau soir, vous lui avez fait un enfouissement civil au grand seize.

SOTTENAY, riant à Courtvallon.

Il connaît le grand seize.

LE COMMANDANT.

Pour vous, l'amour c'est une titillation, le devoir un préjugé et la religion un ramollissement !... du reste, à chaque nation sa plaie. L'Égypte avait les sauterelles, et nous avons les sautriots !...

Rires dans les groupes.

SOTTENAY, raillant.

Commandant, commandant, vous vous emballez !

COURTVALLON, riant.

Mais nous ne vous en voulons pas ! vous n'êtes pas de notre génération...

LE COMMANDANT.

Oh ! je n'en suis pas moins fier pour ça.

SOTTENAY.

Mais il me semble !...

LE COMMANDANT.

Votre génération ? mais même dans ses folies, elle ne va pas seulement à la cheville de ses devancières... Autrefois, la galanterie était patricienne, au moins, aujourd'hui elle est *revendeuse !* et vous n'avez plus que les *décrochez-moi ça* du temple de l'amour.

Rires.

SOTTENAY, riant plus fort que les autres.

Ah ! ah ! ah !... le décrochez-moi ça est une trouvaille !

COURTVALLON.

C'est légendaire !... (Un officier a pris le bras du commandant. Ils remontent ensemble. Bas à Sottenay.) Très-drôle, le vieux; c'est égal, je ne t'engage pas à le prier de parler pour toi au général.

SOTTENAY.

Les circonstances parleront à sa place. (Lui désignant une femme de service qui se dirige vers le fond à gauche.) Tu vois cette donzelle ?

COURTVALLON.

Fanny!... la femme de chambre de mademoiselle de Givres?

SOTTENAY.

Elle va de son pied léger préparer le logement du commandant, dans le pavillon là-bas; je vais l'y rejoindre!... (Faisant sonner l'or dans son gousset.) Tu m'as compris?

COURTVALLON.

Tu es abominable!

Ils remontent.

SOTTENAY, en passant.

Commandant, le *décrochez-moi ça* est une trouvaille.

COURTVALLON.

C'est légendaire.

Ils descendent l'escalier du fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins SOTTENAY
et COURTVALLON.

LE COMMANDANT.

Et dire qu'ils sont des milliers comme ça ! méchants pantins qui, comme si la nature ne les avait pas rendus déjà assez ridicules, ont encore voulu ajouter à son œuvre ! Ils se sont fait une mode à eux ! Ils ont inventé le veston. Ils ont bien fait, du reste. Puisqu'ils ne pouvaient montrer ni leurs talents, ni leur esprit, ni leur courage !... au moins... (Rire général. La musique continue, les groupes se dispersent. Le commandant regarde Henri qui s'éloigne.) Il ne rit pas, lui !... il ne rira plus. Pauvre garçon !...

Le commandant remonte en rêvant jusqu'à la terrasse. La princesse et madame de Juliano sortent des salons et descendent l'escalier du péristyle.

LA PRINCESSE, à madame de Juliano.

Comment n'avez-vous pas remarqué que monsieur de Parisiane ne quittait pas mademoiselle de Givres des yeux ?

MADAME DE JULIANO.

Non.

LA PRINCESSE.

Que regardiez-vous donc ?

MADAME DE JULIANO.

Je regardais le capitaine.

LA PRINCESSE.

Vous étiez excusable, mais le marquis ne l'est pas.

MADAME DE JULIANO.

En effet, qu'espère-t-il?

LA PRINCESSE.

Eh! mon Dieu! peut-être que mademoiselle de Givres consentirait à devenir marquise?

MADAME DE JULIANO.

Estelle, cette gentille enfant, greffer ses dix-huit printemps sur ses cinquante hivers?... La violette sous la neige... mais il rêve tout debout, votre marquis.

LA PRINCESSE.

Nous le réveillerons!... en faisant sonner à ses oreilles (qui ne veulent pas entendre) de bonnes et dures vérités.

MADAME DE JULIANO.

Un carillon de la Samaritaine.

LA PRINCESSE.

Savez-vous où sont ces dames?

MADAME DE JULIANO.

Au bas de la terrasse, sous les grands orangers.

LA PRINCESSE.

Rallions-les... J'ai en tête un scénario de comédie dans laquelle chacune de nous aura un rôle... mais il ne faut pas que le marquis sorte de la villa.

MADAME DE JULIANO.

Nous ferons, s'il le faut, le jeu des rabatteurs... j'ai chassé à Chantilly.

LA PRINCESSE, l'entraînant.

Oui, je le jure, le renard sera forcé.

MADAME DE JULIANO, la suivant.

Moi, je demande la patte.

Elles descendent rapidement l'escalier.

LE COMMANDANT, redescendant.

Tonnerre! je ne peux donc rien pour mon pauvre Henri? Il ne faut pas qu'il meure de chagrin... Un soldat, ce serait trop bête... (Se frottant le front.) Oh! une idée, c'est absurde!... fou!... insensé! c'est dans le mouvement, ça doit réussir.

Il se croise avec le marquis et entre dans le salon.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, sortant du péristyle, à un domestique.

Veuillez vous informer si ma voiture est arrivée.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le marquis.

Il sort.

LE MARQUIS, qui est remonté, regardant vers la droite dans la coulisse.

Deux fenêtres seulement éclairées au front de ce bâtiment sombre, c'est là que doit être situé l'appartement de la comtesse. Il est écrit que je ne la reverrai pas. C'est une déception!... J'ai envie de rester encore; non, il ne sera pas dit que, dans l'espoir de satisfaire une vaine curiosité, monsieur de Parisiane aura méchamment prolongé les souffrances de celle qui attend sans doute son départ avec une anxiété mortelle!... (Ricanant.) Ce ne serait pourtant à tout prendre qu'une juste représaille!... Ne m'a-t-elle pas, elle aussi, mortellement inquiété par cette lettre écrite (soi-disant) sur le bord de la tombe! car enfin! il n'y a pas à dire, je suis allé à la Morgue!... et... pendant ce temps, la comtesse... Arachné... tissait tranquillement sa toile, et... faisait endos-

ser au mari le billet à ordre... souscrit par le caprice. (Riant.) Allons, allons, nous aurons beau dire et beau faire, les femmes nous en remontreront toujours. (Regardant de nouveau au loin et avec un cri de surprise.) Eh! mais... tournant cette allée et se dirigeant vers cette terrasse... c'est la comtesse, la comtesse de Givres. Je la reconnais, je la reconnais bien! Comment s'est-elle décidée à quitter sa cachette? et que vient-elle donc faire ici?

Il se dissimule dans le bosquet formé par les orangers, mais reste en vue au public.

SCÈNE V

LE MARQUIS, caché, LA COMTESSE, puis LE GÉNÉRAL.

LA COMTESSE arrive lentement et en regardant avec inquiétude autour d'elle.

Ah! je n'y tiens plus!... une incertitude horrible m'a arrachée de chez moi!... Ce portrait que le général m'a remis tout à l'heure, le marquis l'a-t-il vu?... Était-il là quand le commandant l'a apporté?... avec l'annonce de ce legs qui, dans ce cas, eût été pour monsieur de Parisiane comme une seconde révélation. Comment le savoir?... Qui me le dira?... Si le hasard pouvait amener ici madame de Zèbre ou quelque autre?... Si j'osais seulement interroger un valet? (La porte des salons s'est ouverte et on a aperçu le général. — Il a traversé le vestibule et descendu les degrés. — La comtesse se trouve en face de lui. — A part.) Mon mari!...

LE MARQUIS.

Le général!...

LE GÉNÉRAL.

Comment? ici?

LA COMTESSE.

Oui, j'ai pensé que l'air me ferait du bien...

LE GÉNÉRAL.

Je retournais chez vous!

LA COMTESSE.

Ah!

LE GÉNÉRAL.

J'étais inquiet. Je vous avais laissée tout à l'heure sous une impression douloureuse et je me reprochais d'être venu ainsi, brutalement, alors que vous étiez souffrante, vous apprendre une nouvelle qui devait vous faire beaucoup de chagrin.

LA COMTESSE.

Oui... beaucoup! en effet.

Le général lui a pris le portrait qu'elle tenait à la main, rêvant en le regardant.

LE GÉNÉRAL.

Madame de Lorges était presque une sœur pour vous.

LA COMTESSE.

Oui, et ni le temps, ni l'absence ne peuvent rien sur de telles affections!

LE GÉNÉRAL.

Je retrouve toutes mes impressions d'alors! toutes!... Je revois ma maison que j'avais quittée et sur le seuil de laquelle, au lieu de ma femme adorée, c'est ma sœur qui vient me recevoir, les yeux baignés de larmes; nous la sauverons, dit-elle, et d'autres mots encore résonnent sourdement à mon oreille. On parle d'un accident, de

l'imprudence d'un valet ayant occasionné un commencement d'asphyxie... Oh ! je te vois encore, comme ce jour-là, pâle, inanimée...

LA COMTESSE.

Pourquoi rappeler?...

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est qu'il y a une chose que tu as toujours ignorée et dont je suis heureux de pouvoir enfin me confesser.

LA COMTESSE.

Comment?

LE GÉNÉRAL.

Ma première pensée, sache-le, fut qu'on m'avait menti.

LA COMTESSE.

Menti?

LE GÉNÉRAL.

Je croyais que tu avais voulu mourir.

LA COMTESSE, avec un mouvement.

Oh! quelle pensée!

LE GÉNÉRAL.

Je me disais, elle est jeune. Je suis presque vieux. Sa chaîne lui semblant trop lourde, elle aura voulu la briser. Alors j'ai interrogé ma sœur et, ses protestations contre toute idée de suicide ne me persuadant pas encore, j'exigeai d'elle (que je savais chrétienne sincère) un serment sur son salut éternel, et ce serment elle me le fit; d'un mot elle m'avait rendu le calme.

LE MARQUIS, à part.

C'était vrai, elle a voulu mourir.

LA COMTESSE, à part.

Oui, elle a juré! mais elle ne m'a pas sauvée pour cela, et si je me trouve en face de cet homme...

LE MARQUIS.

Oh! je veux partir.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de monsieur le marquis de Parisiane.

LE MARQUIS.

Ah!

LA COMTESSE.

Lui! ah! tout s'effondre!

LE GÉNÉRAL.

Vous nous quittez, monsieur?

LE MARQUIS.

Je dois m'embarquer au jour, général, (Mouvement de la comtesse.) et j'emporterai, avec le souvenir de votre splendide hospitalité, le profond regret de n'avoir pu saluer madame la comtesse de Givres.

LE GÉNÉRAL.

Madame de Givres est devant vous, monsieur.

LE MARQUIS, jouant la surprise.

Ah! pardon. (Saluant.) Je suis deux fois heureux, ma-

dame, puisque, à l'honneur de vous être présenté, vient se joindre encore la satisfaction d'apprendre que votre indisposition n'a pas eu de suites.

LA COMTESSE, *à part, après avoir salué.*

Il ne m'a pas reconnue.

LE GÉNÉRAL, *à la comtesse.*

Vous sentez-vous la force d'aller rassurer vos amis...

LA COMTESSE, *sans conscience de ce qu'elle dit.*

Oui...

LE GÉNÉRAL.

Désirez-vous auparavant faire quelques pas dans le jardin?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, oui. (*A part.*) L'épreuve est-elle finie au moins?

LE GÉNÉRAL.

Acceptez donc mon bras. Je vous salue, monsieur.

LE MARQUIS.

Général, j'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, INVITÉS, *puis* ESTELLE *venant des salons, et* HENRI *venant de la gauche.*

ESTELLE.

Où peut être monsieur Henri? Oh! il faut que je lui parle!

LE MARQUIS, *l'apercevant.*

Estelle! la voilà donc cette douce enfant qui a grandi

loin de moi, sans que jamais ma pensée soit allée vers elle.

Pendant ce qui suit le marquis circule, ne perdant pas des yeux Estelle et Henri.

ESTELLE, voyant entrer Henri.

Ah! le voilà!... Pardon, monsieur Henri, je désirerais... vous parler. (Henri s'incline.) Excusez ma curiosité, mais tout à l'heure j'ai entendu dire à des officiers que vous partiez pour l'Algérie... Ils se trompaient, n'est-ce pas?... Il est impossible que...

HENRI, à part.

Du courage!

ESTELLE.

Vous ne répondez pas?

HENRI.

Mon Dieu, mademoiselle, ils disaient vrai.

ESTELLE.

Vous partez?...

HENRI.

Je pars... il le faut.

ESTELLE.

Qui vous y force donc?

HENRI.

La carrière que j'ai embrassée... il m'a semblé que mon état m'obligeait...

ESTELLE.

Votre état? mais ne s'exerce-t-il pas partout où il y a des devoirs à remplir? Et ne remplissez-vous pas les vôtres ici?

HENRI.

Mais...

ESTELLE.

Voyons, il doit y avoir un autre motif que celui-là, m'en voudrez-vous si je désire le connaître ?

HENRI.

Oh !

ESTELLE.

Est-ce que vous avez à vous plaindre de quelqu'un de nous ?... du général ?... Auriez-vous été victime de quelque passe-droit ?

HENRI.

Non, mademoiselle, au contraire...

ESTELLE.

Vous ne pouvez avoir de griefs contre maman, qui vous aime comme un fils.

HENRI.

Et que je chéris comme une sœur.

ESTELLE.

Alors, c'est donc contre moi ? Ai-je fait quelque chose de mal ?

HENRI.

Vous !...

ESTELLE.

Quoi ?...

HENRI.

Vous qui avez contribué à me faire aimer, vénérer cette maison hospitalière ?...

ESTELLE.

Eh bien! cette maison hospitalière pourquoi voulez-vous la quitter?

HENRI.

Mais précisément, parce que j'y suis trop heureux, mademoiselle. Pour former un soldat, il faut la lutte, les dangers, les privations, la misère... A l'ombre tutélaire de la famille, dans le calme du foyer, le courage s'éteint, l'ambition s'endort!

ESTELLE.

Et vous êtes ambitieux.

HENRI.

Oui, je l'avoue!... Les grands cordons des généraux, leurs épaulettes étoilées flottent et scintillent dans mes rêves!... et... comme ces épis-là ne se peuvent glaner qu'après les moissons humaines, je vais où l'on fauche encore!

LE MARQUIS, à part.

Que peuvent-ils se dire?

ESTELLE.

Je le vois!... l'ambition remplace tout! elle fait tout oublier... ainsi, au milieu de vos rêves, vous avez oublié votre père... Il n'est plus jeune, votre père!...Je... je l'ai même trouvé bien changé... tout à l'heure il se plaignait devant moi... Ah! il serait bien affligé, j'en suis sûr, s'il connaissait votre projet...

HENRI.

Mais il le connaît.

ESTELLE.

Et... il l'approuve?

HENRI.

Il l'approuve !

ESTELLE.

Ah ! c'est différent !... et je n'ai plus rien à dire.

HENRI, à part.

Quel supplice !

ESTELLE.

Et... quand partez-vous ?

HENRI.

Dans quelques jours.

ESTELLE.

Combien ?

HENRI.

Deux ou trois peut-être.

ESTELLE.

Trois ?... Vous nous écrirez... il faudra nous écrire... aussitôt votre arrivée.

HENRI.

Aussitôt.

ESTELLE.

Oui, aussitôt... Quand vous irez en expédition vous nous écrirez aussi ?

HENRI.

Oui, oui. (*A part.*) Oh ! qu'elle me fait de mal !...

ESTELLE.

Et puis... quand l'expédition sera terminée... et que vous aurez obtenu ce grade nouveau, seul objet de vos espérances, il faudra nous écrire encore.

HENRI.

Oh ! sans doute !

ESTELLE, que les larmes étouffent.

Ainsi... c'est bien convenu !... vous nous écrirez ?... vous nous écrirez ?...

UN DOMESTIQUE, à droite.

Monsieur le comte de Givres et le commandant font prier monsieur de vouloir bien les rejoindre à la serre.

HENRI.

J'y vais. (A Estelle.) Vous permettez ?... Au revoir, mademoiselle, à bientôt. (A part, en sortant.) Ah ! il était temps... j'étais à bout de forces.

Il sort rapidement.

SCÈNE VIII

ESTELLE, LE MARQUIS, INVITÉS au fond.

LE MARQUIS, suivant Henri du regard.

Quel trouble !... (Regardant Estelle.) Mais elle-même !... que signifie... (Estelle tombe sur le banc à gauche, en laissant échapper son bouquet, et elle éclate en sanglots. A part.) Ah ! jamais douleur ne m'a ému ainsi.

Les sanglots redoublent.

ESTELLE.

Oh ! l'ingrat !... l'ingrat !...

LE MARQUIS.

Oh ! je n'y tiens plus... Mademoiselle, qu'avez-vous ?

ESTELLE, se relevant tout à coup.

Mais... je n'ai rien, monsieur.

LE MARQUIS.

Oh ! vous me punissez trop, par ce regard sévère, d'un mouvement dont je n'ai pas été maître en voyant vos pleurs.

ESTELLE, passant devant le marquis.

Mais je ne pleure pas, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est bien cependant une larme qui vient de tomber là, sur votre main...

ESTELLE.

Encore une fois !... je ne pleure pas, et si cela était, de quel droit, je vous prie, voudriez-vous me demander la cause de mes larmes? (A demi-voix.) Je... ne vous connais pas.

LE MARQUIS.

C'est vrai !... mais enfin... j'avais cru que, venant d'un homme de mon âge, une marque d'intérêt, de sympathie, trouverait grâce devant... une enfant désolée...

ESTELLE.

Je dois vous remercier, monsieur, de l'intérêt que vous voulez bien me porter; mais... je ne suis pas seule au monde, et... si ce chagrin que vous avez surpris se prolongeait, j'irais l'épancher dans le sein de ma mère... et... si mes larmes coulaient encore, la main vénérée de mon père saurait bien les essuyer.

LE MARQUIS.

Oui, c'est encore vrai, et je vous demande pardon !...

Estelle salue et fait quelques pas. En ce moment quelques joyeux éclats de rire retentissent dans les arbres. En même temps, sur le seuil du péristyle, paraissent le général et le commandant.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDANT.

ESTELLE.

Ah! le voilà!.. (Elle court à lui.) Vous me cherchiez?

LE GÉNÉRAL.

Oui, pour te dire que tu es une petite dissimulée, et que le capitaine est un imbécile.

LE COMMANDANT.

Parfaitement!

ESTELLE, naïvement.

Vous savez donc qu'il veut partir ?

LE GÉNÉRAL.

Oui; et je sais aussi pourquoi, mais... (Souriant.) le commandant a trouvé un moyen pour l'en empêcher.

LE COMMANDANT, se frisant les moustaches.

Parfaitement!

ESTELLE.

Lequel ?

LE GÉNÉRAL.

Je lui donne ma fille.

ESTELLE.

Hein?

LE COMMANDANT.

Parfaitement!

ESTELLE, sautant au cou du général.

Ah ! cher père !... Alors, il ne s'en ira pas ? mais cependant... s'il persiste ?...

LE COMMANDANT.

Le général le fait fusiller...

ESTELLE.

Tu me le promets !

LE GÉNÉRAL.

Je te le jure !... Viens... nous allons finir tout de suite cette affaire-là : nous avons justement trois notaires ici.

LE COMMANDANT.

Parfaitement !

ESTELLE.

Ah ! je t'aime comme le bon Dieu !

Tous trois sortent dans le péristyle, puis dans les salons.

SCÈNE X

LE MARQUIS, et aussitôt LA PRINCESSE, MADAME DE JULIANO, MADAME DE ZÈBRE, MADAME DE VANDEUIL et MADAME DE LAURADE.

LE MARQUIS, suivant de l'œil le général et Estelle.

Qu'ils sont heureux !... (En ce moment, on entend, venant des salons et en sourdine, l'air du *Carnaval de Venise*, et on aperçoit, venant de différents côtés, la princesse et ses compagnes, marchant sur la pointe des pieds et s'appelant par des signes. Après un temps, et comme secouant ses pensées, raillant) Ils sont heureux à leur manière ! qui me dit que j'aurais su apprécier ce bonheur-là ?

LA PRINCESSE.

Mesdames, à nos rôles, et mettons nos masques!

Toutes s'encapuchonnent de leurs mantes.

LE MARQUIS, allumant un cigare.

Mon existence n'a été jusqu'ici qu'un long gala, et elle doit finir comme elle a commencé: entre deux vins!... frelatés, peut-être... mais bah!... qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse?... Des femmes!... c'est bien à moi qu'elles en veulent... Est-ce déjà l'ivresse qu'elles viennent me verser? Goûtons les vins.

Il s'approche et salue.

LA PRINCESSE, déguisant sa voix.

Tu attends ta gondole, marquis?

LE MARQUIS.

Plaît-il?

MADAME DE ZÈBRE.

Elle sera bientôt au pied de cette terrasse que baigne l'eau des lagunes.

MADAME DE JULIANO.

En effet, j'ai cru entendre le bruit des rames.

MADAME DE LAURADE.

La fille du doge est bien belle ce soir, n'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS.

Ah! nous sommes en pleine Venise alors?

LA BARONNE.

Mais oui, écoute plutôt.

LE MARQUIS.

C'est juste, et même en plein carnaval, au dire des

violoncelles, et je m'explique à présent ce masque de dentelles contre lequel, j'en suis sûr, proteste votre beauté. (Prenant la première venue.) Viens avec moi là-bas, nous compterons les étoiles.

LA PRINCESSE.

Marquis de Parisiane, quitte ce ton léger.

MADAME DE JULIANO.

L'heure est solennelle !...

LE MARQUIS.

Quelle heure est-il donc ?

MADAME DE ZÈBRE.

L'heure du repentir.

LE MARQUIS.

Oh ! bien, vous n'allez pas comme moi, moi j'ai l'heure du péché, et elle sonnera si vous voulez...

LA PRINCESSE.

Hélas !

TOUTES.

Hélas !

LE MARQUIS.

Oh ! mes Vénitiennes, je vous en préviens, je ne vous suivrai pas sur le pont des soupirs !... Voulez-vous deviser d'amour ? je ferai votre partie. Voulez-vous chanter le *Dies iræ* ? je ne suis pas en voix. Décidément qui êtes-vous ?

LA PRINCESSE.

Les fées qui ont présidé à ta naissance.

LE MARQUIS, riant.

Alors pourquoi tous ces voiles ? Les fées d'ordinaire se

voilent peu... il en est même qui, si elles l'osaient, raccourciraient jusqu'à leur baguette.

MADAME DE ZÈBRE.

C'est que nous sommes laides, très-laides.

MADAME DE JULIANO.

Très-vieilles.

MADAME DE LAURADE.

Caduques.

LE MARQUIS.

Très-vieilles? Vous étiez donc mûres déjà le jour de mon baptême.

LA PRINCESSE.

Le chagrin a triplé pour nous le nombre des années!

LE MARQUIS.

Quel chagrin?

LA PRINCESSE.

Celui de voir le mauvais usage que tu faisais de nos dons.

LE MARQUIS.

En vérité?... (A la princesse.) Que m'as-tu donc donné, toi?

LA PRINCESSE.

Le sens moral, et tu l'as perdu dans le monde des courtisanes.

LE MARQUIS, à madame de Laurade.

Et toi?

MADAME DE LAURADE.

La distinction, et tu l'as perdue dans le monde des jockeys.

LE MARQUIS, à la baronne.

Et toi ?

LA BARONNE.

La force et le courage, que tu as dépensés dans les champs clos pour un ruban fané ou des baisers flétris.

LE MARQUIS, à madame de Zèbre.

Et toi, enfin, que m'as-tu donné ?

MADAME DE ZÈBRE.

L'énergie, qui renverse tous les obstacles.

LE MARQUIS.

Ah ! mais ce don-là... (Riant.) c'est le don... Guzman, et peut-être est-ce bien à celui-là que je dois d'avoir fait un si mauvais usage de tous les autres? Maintenant, mes aimables marraines, vos conclusions ?

LA PRINCESSE.

Ces dons, qui ont été si fatals aux autres et à toi-même, nous te les reprenons.

LE MARQUIS.

Bah ! Eh bien ?... mais qu'allez-vous me donner en échange ? Une idée ! si vous me donniez des vertus ?

LA PRINCESSE.

Des vertus ? celles de ton âge alors ?

MADAME DE LAURADE.

Le respect du foyer.

MADAME DE JULIANO.

L'amour de la famille.

LA BARONNE.

Mais d'abord as-tu une famille ?

MADAME DE ZÈBRE.

Possèdes-tu un foyer ?

MADAME DE JULIANO.

Ce champ d'amour que tu as labouré si longtemps, a-t-il produit sa récolte ?

MADAME DE LAURADE.

L'as-tu engrangée pour l'hiver de ta vie ?

LA BARONNE.

As-tu auprès de toi la compagne des légitimes amours ?

MADAME DE JULIANO.

As-tu un fils ?

MADAME DE ZÈBRE.

Dont tes conseils ont fait un homme ?

LA PRINCESSE.

Une belle jeune fille comme celle que tes regards osaient profaner tout à l'heure ?

LE MARQUIS.

Oh ! taisez-vous !

LA PRINCESSE.

Et à laquelle tu peux dire aujourd'hui : A ton arrivée en ce monde j'étais là ? C'est ma voix qui a fait taire tes premiers cris, c'est sur mon cœur que tu as essayé tes premiers pas.

LE MARQUIS.

Madame !

LA PRINCESSE.

Et le jour où la fièvre te secouait dans sa douloureuse étreinte, à l'heure où la mort se penchait déjà vers toi, je t'ai prise dans mes bras et je t'ai élevée vers Dieu, lui

demandant avec des sanglots de prendre ma vie en échange de la tienne ?

LE MARQUIS.

Assez !...

LA PRINCESSE.

Tu n'as pas fait cela ?

LA BARONNE.

Tu n'as pas de fils ?

MADAME DE JULIANO.

Pas de fille ?

MADAME DE LAURADE.

Tu n'as que toi ?

MADAME DE ZÈBRE.

Que ferais-tu de ces vertus que tu demandes ?

TOUTES.

Oui, qu'en ferais-tu ?

LA PRINCESSE.

Tout ce que nous pouvons, marquis, c'est de te laisser tel que tu es... Va donc jusqu'au bout !... Achève ton carnaval ! nous t'attendons au mercredi des Cendres.

LE MARQUIS.

Assez ! au nom du ciel ! assez ! (Il a étendu la main vers la princesse, dans ce mouvement il a dérangé la mantille. — La reconnaissant.) La princesse !...

MADAME DE ZÈBRE, riant.

Sauve qui peut !

Les femmes s'envolent de tous les côtés avec de joyeux éclats de rire.

SCÈNE XI

LE MARQUIS, LA PRINCESSE.

LE MARQUIS, dans une sorte d'égarement.

Ah ! cruelle ! cruelle ! pourquoi avoir ouvert devant moi ce livre saint dans lequel je ne dois pas lire... (La princesse le regarde étonnée. — Il continue.) « As-tu une grande et belle jeune fille ?... » Eh bien, oui ! j'en ai une !... mais je n'ai pas le droit de la nommer... mais je suis un étranger, un passant pour elle !... et, tout à l'heure, comme je mendiais un mot de sa bouche, un regard de ses yeux, son regard et sa bouche n'ont eu pour l'étranger, pour le passant, que courroux et dédain... et le froid que j'ai senti là m'a rappelé les dalles de la Morgue !... Elle vengeait sa mère !

LA PRINCESSE.

Mon Dieu !... c'était ?...

LE MARQUIS, revenant à lui.

Qu'ai-je dit ?... Ah ! madame, c'est votre faute, vous m'avez rendu fou !

LA PRINCESSE.

Ah ! malheureux !

LE MARQUIS.

Oui, bien malheureux !... et par votre faute aussi ; car c'est vous qui, en me torturant le cœur, m'avez appris que j'en avais un... Sans vous, je partais, et je suis resté, et je souffre... comme je ne croyais pas que l'on pût souffrir !

LA PRINCESSE.

Une larme ?

LE MARQUIS.

Oui, la première !... les autres suivront.

LA PRINCESSE.

Monsieur de Parisiane, de ce jour vous avez une amie sincère dont la pensée vous suivra.

LE MARQUIS.

C'est vrai ! je dois partir ! mais souvenez-vous que vous devez être seule à connaître le secret de cette femme !

LA PRINCESSE.

Je me souviendrai ! Adieu.

LE MARQUIS.

Adieu !

La princesse remonte et s'arrête au fond en apercevant Henri qui sort des salons.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, LA PRINCESSE, HENRI,
puis QUELQUES HOMMES parmi eux,
DEUX OFFICIERS, et ensuite LA COMTESSE,
LE GÉNÉRAL et LE COMMANDANT.

LE MARQUIS.

Oui, il faut partir...

HENRI.

Le bouquet; c'est, m'a-t-elle dit, sur cette terrasse...

LA PRINCESSE, à part.

Monsieur Henri ?

LE MARQUIS.

Je ne la reverrai plus... jamais je n'aurai rien d'elle. (Apercevant le bouquet à terre.) Ah ! ce bouquet qu'elle tenait tout à l'heure...

Il le ramasse vivement.

HENRI.

Mais ce sont les fleurs que je cherche !...

LA PRINCESSE, à part.

Monsieur Henri va croire...

HENRI.

Il ose les toucher de ses lèvres !

LA PRINCESSE, à part.

J'ai peur.

HENRI ; il allait s'élancer, il s'arrête.

Le nom de mademoiselle de Givres ne doit pas être prononcé !... Quel prétexte ?... (Le marquis vient de l'apercevoir, le marquis salue.) J'ai trouvé.

Il regarde fixement le marquis et passe.

LE MARQUIS, après un mouvement.

Pardon !... j'ai eu l'honneur de vous saluer, monsieur... (Henri se retourne, regarde le marquis et continue son chemin.) Monsieur ?...

HENRI, revenant.

Monsieur.

LA PRINCESSE.

A tout prix, il faut empêcher...

LE MARQUIS.

Rien !... (*A part.*) Elle l'aime !

HENRI.

J'avais cru jusqu'ici que l'on n'interpellait les gens que lorsqu'on avait quelque chose à leur dire ?

LE MARQUIS.

J'ai quelque chose à vous dire en effet, capitaine... c'est que je suis bien décidé à éviter la querelle que vous êtes décidé, vous, à me chercher.

Il remonte.

HENRI, *riant.*

Ah ! vous avez deviné ?... Eh bien, ma foi, monsieur, je vous l'avoue, depuis votre duel avec Armand de Greuze, (*Le marquis s'arrête.*) j'ai toujours souhaité me trouver en face de votre épée comme il s'y est trouvé lui-même.

LE MARQUIS, *revenant.*

Et... pourquoi ?... (*Un groupe s'est formé à quelques pas et suit la querelle. — Répétant.*) Pourquoi ?...

HENRI.

Parce que !...

LE MARQUIS.

Ne me suis-je pas conduit en cette occasion, selon les règles de l'honneur ?

HENRI.

Je n'ai rien à répondre, monsieur.

LE MARQUIS.

Pardon !... vous êtes jeune, et je sais par expérience jusqu'où peut entraîner l'ardeur de la jeunesse ; si nous étions seuls, je ne renouvellerais pas même ma question, mais... on nous écoute, permettez-moi de vous la poser

une seconde fois... Dans mon duel avec monsieur Armand de Greuze, ne me suis-je pas conduit selon les règles de l'honneur?

HENRI.

Une seconde fois, je n'ai rien à vous répondre.

Mouvement. — Le marquis s'élance.

LE MARQUIS.

Monsieur!... (Il s'arrête en apercevant la comtesse.) La comtesse...

HENRI.

J'ai compris, monsieur!... je serai à vos ordres!...

LE MARQUIS, à part.

C'était écrit!

LA COMTESSE.

Un duel!

LA PRINCESSE, qui l'a rejointe.

Silence!

La comtesse la regarde étonnée. — Le général et le commandant ont paru.

HENRI, courant à eux.

Général, mon père, je me bats demain avec monsieur de Parisiane, me ferez-vous l'honneur d'être mes témoins?

LA COMTESSE, à elle-même.

Un duel entre eux!

LA PRINCESSE, bas.

Oui, c'est impossible, je le sais. (Mouvement de la comtesse.) Je sais tout.

Rentrée de madame de Laurade et des autres.

LE MARQUIS, à part.

Vous pouvez venir, fées marraines ! le carnaval es bien fini !... Demain !... c'est mercredi des Cendres.

Grand mouvement. — On va partir. — On entend les derniers accord de l'orchestre.

ACTE TROISIÈME

Toujours à Arcachon, chez le marquis de Parisiane. — Un riche salon d'hô e meublé. — Dans le pan coupé à gauche, une porte mitoyenne entre le loge-ment du marquis et celui de la princesse Danilowitz. — Porte fermée par un verrou. — Du côté de la princesse, double porte fermée de la même façon. Fenêtre dans le pan coupé de droite. — A gauche et à droite, deuxième plan, une porte communiquant avec les autres pièces de l'appartement du marquis. Au fond, entre les deux pans coupés, la porte d'entrée donnant sur antichambre; à droite, premier plan, une cheminée avec du feu. — Devant la cheminée, une table couverte de papiers et sur le meuble est placée une boîte de pistolets. — Lampe allumée sur la table. A gauche à côté, le bouquet de l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, VALENTIN.

Le marquis, assis devant la table à droite, relit une lettre. — Une grande boît béante et vide est placée en face de lui, sur un fauteuil. — Valentin entre par la droite; il porte un plateau garni qu'il place sur le guéridon à gauche.

VALENTIN.

Monsieur ne s'est donc pas couché? Il ne s'est pas même déshabillé! Que diable a-t-il pu écrire toute la nuit?

LE MARQUIS, *se levant.*

Quelle heure est-il?

VALENTIN, *regardant la pendule.*

Monsieur, il est... (*S'arrêtant.*) Ah! j'oubliais que dans les hôtels d'Arcachon, comme dans tous les hôtels du monde, la pendule n'est pas un objet d'utilité. (*Tirant sa montre.*) Il est sept heures, monsieur.

LE MARQUIS.

Donnez du jour ici.

Valentin ouvre les rideaux, va à la table, éteint la lampe et aperçoit le coffret.

VALENTIN.

Tiens! le cimetière est à moitié vide, monsieur a fait des exhumations (*Regardant le foyer plein de cendres.*) et il a brûlé les corps.

LE MARQUIS.

C'est monsieur de Courtvallon qui demeure dans l'appartement à côté du mien?

VALENTIN.

Monsieur me pardonnera, c'est madame la princesse Danilowitz; monsieur de Courtvallon et monsieur de Sottenay sont au deuxième étage.

LE MARQUIS.

Vous monterez tout à l'heure chez ces messieurs, et en les priant de m'excuser de les déranger si tôt, vous leur direz que j'ai absolument besoin de leur parler.

VALENTIN.

Monsieur a un duel?

LE MARQUIS.

Quel temps fait-il?

VALENTIN.

Il pleut depuis deux heures; le terrain sera détrempé, et si c'est l'épée que...

LE MARQUIS.

Donnez-moi du thé!

VALENTIN, le préparant.

Messieurs de Sottenay et de Courtvallon les témoins de monsieur... ils ont bien peu de consistance!... (Lui donnant le thé.) et je regrette fort que monsieur le marquis n'ait qu'eux sous la main.

LE MARQUIS.

Quel est ce thé-là?

VALENTIN.

Le thé de l'hôtel, monsieur; il ne nous en restait plus à bord du yacht.

LE MARQUIS.

Il est détestable!

VALENTIN.

Je sais bien que moi je ne peux pas le boire.

LE MARQUIS, lui désignant alternativement les deux lettres.

Vous mettrez cette lettre à la poste avant midi... Ce paquet, vous le porterez vous-même chez mon notaire à Paris, si...

VALENTIN.

Si un accident?... Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Vous réglerez le compte de l'hôtel... Quoi qu'il arrive, je ne resterai pas ici... Ah!... comme il se peut que vous ayez quelques frais supplémentaires...

Il lui donne un billet de banque.

VALENTIN.

Je comprends. (Après un temps.) Je suis sûr que monsieur le marquis ne sait pas au juste le chiffre de ses duels?... Neuf, monsieur... Quand nous serons à dix?

LE MARQUIS.

On fera une croix.

VALENTIN, à part.

Monsieur n'a pas l'air aussi en train que d'habitude en pareille circonstance; il a des mots funèbres. (Haut.) Comment monsieur s'habillera-t-il? (Silence.) Monsieur déjeunera-t-il avant de partir? Mettrai-je deux couverts pour les témoins de monsieur?

LE MARQUIS, avec impatience.

Il est temps de monter chez eux, allez.

VALENTIN.

J'obéis!... (Fausse sortie.) Ah! en cas d'accident, monsieur désire-t-il un service de première classe?

LE MARQUIS, distrait.

Laissez-moi.

VALENTIN, à part, en s'en allant.

Je ferai cette économie-là.

Il sort par le fond.

SCÈNE II

LE MARQUIS, seul, regardant la porte qui vient de se fermer.

Au moment de se laisser très-probablement tuer pour simplifier les choses, monsieur le marquis de Parisiane

a réglé ses affaires : une note d'auberge. Et sa famille vient de s'éloigner : un valet de chambre. Il est certain que si je pars, je m'en irai bien seul! (Il s'est assis à la table de gauche. — Reprenant la lettre qu'il tenait au lever du rideau.) J'ai eu tort de vendre ma meute. Ce pauvre Pathot, surtout, lui qui suivait si bien... Voilà donc la seule lettre qui aura marqué dans ma vie!... quel désespoir dans ces quelques lignes!... (Lisant.) « Ce titre de mère qui, il y a quelque » temps encore, eût fait ma joie et mon orgueil, est à » présent mon arrêt de mort!... Tombée sans avoir eu » même la conscience de ma chute, je me relève aujour- » d'hui pour l'expiation. Je vais mourir. Dieu vous par- donne!... » (Après un temps.) Et c'était vrai!... elle a voulu mourir, mais à mi-chemin on l'a arrêtée! (Revenant.) Et c'est moi qui ferai le reste de la route?

Il tombe la tête dans ses mains et reste un instant absorbé dans ses pensées. — La porte du fond s'ouvre et Valentin paraît introduisant de Courtvallon. — Costume du matin de gommeux éreinté.

VALENTIN, annonçant.

Monsieur de Courtvallon!

SCÈNE III

LE MARQUIS, COURTVALLON, VALENTIN.

LE MARQUIS, à Valentin.

Laissez-nous!...

Il va au-devant de Courtvallon.

VALENTIN, à part.

Décidément il manque d'entrain...

Il sort.

LE MARQUIS.

Merci d'avoir répondu à mon appel, monsieur.

COURTVALLON.

Excusez-moi, marquis, de me présenter dans ce simple appareil! Je me lève à l'instant, et le coiffeur n'est pas encore venu... (Il ramène quelques mèches égarées.) J'ai passé une nuit légendaire! Je ne sais pas si ce sont les sorbets ou le rœderer... ou tous les deux...

LE MARQUIS, derrière le guéridon.

Monsieur, j'ai un service à réclamer de vous et de votre ami. Je me bats ce matin avec le capitaine Henri Robert.

COURTVALLON.

Et vous avez pensé à nous pour...

LE MARQUIS.

Oui...

COURTVALLON.

Ah! marquis!... un tel honneur, une telle marque de confiance...

LE MARQUIS.

Je vous serai obligé de vouloir bien vous tenir prêts à recevoir les témoins de mon adversaire qui seront sans doute ici dans une heure ou deux.

COURTVALLON.

Soyez, tranquille, marquis, les choses seront bien faites! nous avons déjà servi de seconds, en Belgique, à deux caissiers, et j'ose dire que nous nous sommes galamment tirés d'affaire... (S'asseyant.) Mais pardon!... oserai-je vous demander quelques renseignements? Et d'abord le motif de ce duel doit-il rester secret, même pour nous?

LE MARQUIS.

Le vrai motif, monsieur, je serais fort en peine de vous l'apprendre, je ne le connais pas moi-même.

COURTVALLON.

Très-bien, très-bien!... et... avez-vous le choix des armes?

LE MARQUIS.

Vous déciderez cette question avec ces messieurs. Elle n'est que très-secondaire pour moi.

COURTVALLON.

Je comprends!.., je comprends!... toutes les armes vous sont familières... Ah! un mot encore?... Le combat cessera-t-il au premier sang?

LE MARQUIS, avec intention.

Je crois que oui...

COURTVALLON.

Ah! alors, ce n'est pas trop sérieux? (A part, fort contrarié.) C'est dommage, ça nous posait.

LE MARQUIS.

Je crois qu'il serait temps de prévenir monsieur de Sottenay?

COURTVALLON.

En effet, et je vais... (Par réflexion.) Ah! sapristi! pourvu qu'il revienne à temps!... car il n'a pas passé la nuit à l'hôtel. (En confidence.) Toute une histoire!... à cette heure de Sottenay a peut-être réalisé un sac... stirling!... Il a suivi votre conseil relativement à l'héritière!... Il a corrompu la femme de chambre pour avoir un strapontin d'armoire; ça a même dû lui coûter les yeux de la tête!... mais c'est de l'argent bien placé! sept cent mille francs de dot, et... des espérances!... très-rapprochées; la mère a une bouture d'anévrisme, et le père... des blessures glorieuses!... et on sait que ça ne pardonne pas.

LE MARQUIS, troublé.

Le nom de l'héritière?

COURTVALLON.

Son nom?... Ah! ça c'est délicat, très-déli... Bah... à vous, notre maître. (A demi-voix.) Mademoiselle de Givres !

LE MARQUIS.

Mademoiselle de...

COURTVALLON.

Et tenez... voilà le vainqueur du Derby... j'entends sa voix.

Il va ouvrir la porte.

LE MARQUIS, à part.

Oh ! ce n'est pas possible ! et je n'ai pas mérité une punition aussi horrible.

COURTVALLON, parlant au dehors.

Mais arrive donc, être abominable !...

LE MARQUIS, à part.

Ah ! un mot peut le tuer.

Il s'élance vers la boite de pistolets et étend la main vers l'une des deux armes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE SOTTENAY.

SOTTENAY, pâle, défait.

O mânes de nos aïeux !... quelle veste !...

LE MARQUIS, à part.

Hein?

COURTVALLON.

Comment?

SOTTENAY.

Veuillez, m'excuser, monsieur le marquis, mais je ne me soutiens plus!... les pilotis s'écroulent! (Il tombe dans un fauteuil.) Et... cependant il faut que je parte!... que je fuie Arachon, car ils me cherchent...

COURTVALLON.

Qui ça?...

SOTTENAY, se soulevant et tragiquement.

Les ascendants de Fanny!...

COURTVALLON.

De la cameriste?...

SOTTENAY.

Oui; tu sais... que je t'avais quitté pour la rejoindre dans le pavillon que devait occuper...

COURTVALLON.

Le commandant, oui..

SOTTENAY.

Je l'y rejoins en effet, et, à peine entré... je ne fais ni une ni deux, v'lan, je l'embrasse... c'était le meilleur moyen de la mettre dans mes intérêts. Ces filles-là sont flattées qu'un homme du monde... Je l'embrasse donc une seconde fois... puis je lui explique mon plan;... mitonne-moi adroitement pour cette nuit, lui dis-je, une petite entrevue bien compromettante avec la demoiselle de céans, et... si j'épouse, je ne te dis que ça.. et je lui glisse dans la main, suivant votre conseil, un à-compte sur ma gratitude! vingt-cinq louis!... Alors, elle me regarde en dessous d'un petit air malin (j'aurais dû me méfier) et elle me dit: — « Vous me faites l'effet d'un bon

jeune homme... vous avez le nez de quelqu'un de sérieux, partons du pied gauche... » Et elle m'entraîne. Nous montons au troisième étage, elle ouvre une petite porte, et, me poussant dans l'intérieur : cette chambre, murmure-t-elle, est contiguë à celle de notre demoiselle !... Et elle me plante là au milieu des ténèbres !... Un quart d'heure se passe... puis une heure et demie... Tout à coup... j'entends comme le chuchotement d'un jupon fortement empesé !... je colle un œil à la serrure !... et qu'est-ce que je vois ? un dos de neige !... et une cascade de cheveux. Moi, les cascades de cheveux ça me monte !... Alors, ma foi ! va te promener ! un frisson m'envahit, ma raison déménage, je m'élance dans la chambre, j'enlace la cascade de mes bras amoureux... Une porte s'ouvre !... horreur !... c'est le cocher et le marmiton !... les parents de Fanny... Ils veulent que j'épouse !...

COURTVALLON.

Ils sont abominables !

SOTTENAY.

Ils sont bien râblés aussi !... Il y a un train à huit heures trente-huit... filons !

COURTVALLON.

Désolé !... mais je me dois à mon illustre client.

SOTTENAY.

Ah ! oui, c'est vrai... excusez-moi, marquis, mais je serai à vos ordres partout, excepté ici. Heureusement qu'il y a un train à huit heures trente-huit...

COURTVALLON.

Marquis, ne vous mettez point en peine, je cours au Casino et...

LE MARQUIS.

Oh ! ne vous pressez pas.

COURTVALLON.

Si fait, dans vingt minutes j'aurai trouvé un second.

SOTTENAY.

Dans vingt minutes je serai en vagon.

COURTVALLON.

Viens ! viens ! (Au marquis.) A tout à l'heure.

SOTTENAY.

Et dire que ça me revient à vingt-cinq louis!

Ils sortent par le fond, Valentin entre par la droite.

SCÈNE V

LE MARQUIS, VALENTIN, LA PRINCESSE.

LE MARQUIS.

Ah ! j'ai failli éclater! mais avec ces témoins-là, je me préparais une fin grotesque. (Se retournant.) Qu'est-ce ?

VALENTIN.

Je venais avertir monsieur que tout est disposé... monsieur trouvera sur le canapé deux costumes, l'un pour les armes à feu, l'autre pour l'arme blanche ; monsieur choisira.

LE MARQUIS, éclatant.

Quel imbécile !

Il entre à droite.

VALENTIN.

Le zinc lui revient, et l'on ne fera pas encore une croix comme il disait. Maintenant, au fond, ça m'était bien égal.

LA PRINCESSE, entrant vivement.

A quoi servent les banquettes de l'antichambre, puisqu'il n'y a personne dessus ?

VALENTIN.

En effet, je suis dans mon tort, et si madame veut recommencer...

LA PRINCESSE.

Où est votre maître?

VALENTIN.

Dans le bain, madame.

LA PRINCESSE.

Prévenez-le que la princesse Danilowitz désire lui parler et priez-le de venir bien vite.

VALENTIN.

Même comme il sera?

LA PRINCESSE.

Quel imbécile!

VALENTIN, à part.

Il paraît que c'est le jour.

Il entre à droite.

SCÈNE VI

LA PRINCESSE, puis LA COMTESSE.

LA PRINCESSE.

Que j'entre ici par la grande porte, cela ne tire pas à conséquence. Pour la comtesse, c'est différent, et je devais

lui frayer un autre chemin. (S'orientant.) Voyons! mon appartement doit être de ce côté!... oui, voilà le verrou frère du mien... C'est charmant, ces hôtels meublés!... et d'un commode pour les transactions. (Elle ouvre la première porte, puis une seconde, et l'on aperçoit alors l'appartement de la princesse. Appelant.) Venez, comtesse, la route est libre! (La comtesse s'avance timidement sur le seuil.) Oh! il faut passer la frontière! Le champ de bataille est par ici, et il ne s'agit pas de lâcher pied. Allons! ne tremblez pas ainsi.

LA COMTESSE.

Comment reconnaîtrai-je jamais tant de dévouement mis au service d'une si mauvaise cause?

LA PRINCESSE.

Pauvre femme! D'abord, c'est moi qui suis votre obligée puisque vous avez bien voulu me mettre de moitié dans la tentative que vous avez résolu de faire. Je souffrais tant du mal, que sottement j'ai causé, car enfin, c'est vrai! sans moi, qui ai tout imaginé, tout conduit, il partait.

LA COMTESSE.

Si monsieur de Parisiane allait me refuser? Ce que je viens lui demander est tellement en dehors des seules règles qu'il ait peut-être observées jamais.

LA PRINCESSE.

Oh! si vous aviez été comme moi témoin de son chagrin, vous auriez plus de confiance... mais c'est-à-dire que votre vue seule suffira pour... Je l'entends, le voilà!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Daignez me pardonner, princesse, si j'ai tant tardé à... (Apercevant la comtesse.) Madame de Givres. (A part.) Ah! je comprends pourquoi elle est venue. (Gravement, à la comtesse.) Madame, je vous dois des actions de grâce pour votre héroïque démarche! car je souffrais cruellement à la pensée des nouvelles angoisses que vous alliez éprouver pendant quelques heures; merci donc de m'avoir mis à même de vous déclarer qu'au moment où je me trouvais dans l'impossibilité d'éviter cette fatale rencontre, je me faisais le serment de respecter, même au péril de mes jours, les jours de votre nouveau fils, du fiancé de mademoiselle de Givres.

LA COMTESSE.

Je l'avais deviné, monsieur, et c'est pour cela que je suis ici.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas.

LA COMTESSE, avec une sorte d'égarement.

Vous ne comprenez pas? Mais, monsieur, ce que vous dicte un sentiment de générosité, de justice, rien ne le lui dictera à lui. — Vous détournez votre épée, il ne détournera pas la sienne... et alors, de celui que vous nommez déjà mon fils, vous aurez fait un meurtrier! et l'avenir de mon enfant sera perdu, et sa vie se consumera dans les larmes; car, à quelque prix que ce soit,

jamais je ne souffrirai qu'elle mette sa main dans la main teinte de sang de...

Elle tombe assise, la princesse lui met vivement la main sur la bouche.

LE MARQUIS, à la princesse.

Mais alors qu'exige-t-on de moi?

LA PRINCESSE.

Ne devinez-vous pas?

LE MARQUIS.

Que je refuse de me battre?

LA PRINCESSE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Mais, madame, songez-y donc, j'ai été accusé devant tous, du crime le plus grand aux yeux de notre monde, une perfidie de l'épée.

LA PRINCESSE.

Eh! monsieur, il fallait bien au capitaine un prétexte de querelle.

LE MARQUIS.

Un prétexte!

LA PRINCESSE.

Monsieur Henri vous avait vu, comme je vous avais vu moi-même, presser sur vos lèvres et cacher sur votre sein le bouquet de sa fiancée.

LE MARQUIS.

Quoi?

LA PRINCESSE.

Le voilà justement, ce maudit bouquet, cause de tout le mal. (Elle le froisse et le jette dans la cheminée.) Enfin vous con-

naissez maintenant le véritable motif de la provocation, ne regardez donc plus derrière vous, mais à côté de vous. (A demi-voix.) Regardez cette femme qui a tant pleuré... et vous agirez comme vous devez agir, en gentilhomme.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Oui! madame! Le paria volontaire qui, vivant en dehors de la famille, a toujours bâti sa vie sur le sable, l'homme qui, à défaut d'une religion véritable, a pris pour religion les préjugés du monde, ne saurait faire de sacrifice plus grand que celui des idées avec lesquelles il a vécu, celles sur le point d'honneur! Ce sacrifice, madame, je vous le dois et je vous l'offre; je vous jure de refuser de me battre.

LA PRINCESSE, bas.

C'est bien!... Écoutez!... (Courant à la porte.) C'est la voix du commandant! Le comte doit être avec lui! (Entraînant la comtesse.) Venez! venez! (Elle la fait entrer chez elle.) Pour elle et pour moi... monsieur de Parisiane, merci!

Elle tire la première porte sur elle, mais ne la ferme pas tout à fait

SCÈNE VIII

VALENTIN, LE MARQUIS, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDANT; MADAME DE GIVRES et LA PRINCESSE, masquées par la porte.

VALENTIN, annonçant.

Monsieur le comte de Givres, monsieur le commandant Robert! (Regardant çà et là.) Eh bien! et la princesse? (Apercevant la porte entr'ouverte.) Ah!... le verrou a joué!... Cet homme!... quand il a peut-être un pied dans la tombe!...

Il sort.

LE GÉNÉRAL.

Nous n'avons pas besoin, je crois, monsieur, de vous faire connaître l'objet de notre visite. (Le marquis s'incline.) En notre qualité de témoins de monsieur le capitaine Robert, nous vous prions donc de nous faire savoir où nous pourrons rencontrer les vôtres?

LE MARQUIS.

Je n'en ai pas, général, et n'en ai pas besoin, vu la détermination que j'ai prise.

LE COMMANDANT.

Une détermination, laquelle donc?

LE MARQUIS.

Celle de ne point me battre avec le capitaine Robert.

LE COMMANDANT.

Pardon, monsieur, quoique moins expert en matière de duel que l'homme qui a fait vingt fois ses preuves en ce genre, je n'ignore pas cependant, que, devant un refus ainsi formulé, des témoins n'ont plus ordinairement qu'à saluer l'adversaire de leur client et à se retirer; vous voudrez donc bien m'excuser si j'insiste; mais il s'agit de mon fils. A mon sens, deux causes seulement peuvent motiver un semblable refus: la lâcheté de l'un ou l'indignité de l'autre. Monsieur Henri Robert ne saurait accuser de lâcheté monsieur le marquis de Parisiane, de quoi donc monsieur le marquis de Parisiane peut-il accuser monsieur Henri Robert?

LE MARQUIS, embarrassé.

Commandant...

LE GÉNÉRAL, ramassant le mouchoir de la comtesse.

Le chiffre de madame de Givres!

LE COMMANDANT.

Je le répète, monsieur, un refus semblable ne peut être motivé que par ces deux causes.

LE GÉNÉRAL.

Ou par l'intervention d'une femme. (Au marquis.) Madame de Givres est venue ici, monsieur.

LE MARQUIS, très-maître de lui.

Oui, général, en compagnie de madame la princesse Danilowitz, quelques minutes à peine avant votre arrivée. Cette porte venait même de se refermer sur ces dames.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA PRINCESSE paraît avec madame de Givres.

Pas tout à fait, monsieur le marquis, car nous étions aux écoutes, désireuses de savoir si monsieur de Parisiane tiendrait la promesse qu'il nous avait faite de ne point se battre avec le capitaine Robert.

LE COMMANDANT, au marquis.

Ah! vous avez bien voulu promettre de... Mais pardon, monsieur, mon fils ne saurait accepter une situation semblable... Le capitaine Robert s'abritant derrière une jupe!... ah! on rirait trop au régiment.

LE MARQUIS, froidement.

Commandant, monsieur Henri a-t-il confié à son père le véritable motif de sa provocation?

LE COMMANDANT, embarrassé.

Mais...

LE MARQUIS.

Je vous adjure, monsieur, de me dire la vérité et toute la vérité.

LE COMMANDANT.

Il m'a tout dit.

LE MARQUIS.

Eh bien! ce qu'il vous a appris, je l'ai deviné, moi; je vous prierai donc de dire au capitaine Robert que, lorsque j'ai pris ce bouquet, j'ignorais qu'il appartenait à mademoiselle de Givres et que ma conviction était qu'il appartenait à une autre.

La princesse et la comtesse se serrent la main en cachette.

LE COMMANDANT.

Monsieur, votre déclaration nous suffit. Mais si le capitaine Henri nous demande si vous avez appuyé cette déclaration de votre parole d'honneur, que pourrons-nous répondre?

LE MARQUIS, après un effort d'une seconde.

Vous lui répondrez, messieurs, que je vous l'ai donnée.

LE COMMANDANT, s'inclinant.

Notre mission auprès de vous, monsieur le marquis, est donc terminée, et...

En ce moment, le général, près de la table sur laquelle est restée la lettre, fait un mouvement pour indiquer que cette lettre a frappé ses yeux.

LE GÉNÉRAL.

Comtesse, vous aviez donc prévenu monsieur le marquis de votre visite? (Désignant la lettre qui se trouve de l'autre côté de la table.) Je reconnais son écriture.

LE MARQUIS, après avoir suivi le regard du général.

La lettre!

LA COMTESSE, bas.

Celle d'autrefois, je suis perdue!

LE MARQUIS, se remettant tout à coup, avec indifférence.

En effet, général, et le mot que voilà est précisément celui de la comtesse.

Il s'est rapproché de la table et va saisir la lettre. — Le général pose la main dessus.

LE GÉNÉRAL, souriant.

Excusez-moi, monsieur, mais une lettre de madame la comtesse de Givres, quelque peu importante qu'elle soit, ne saurait demeurer en la possession de monsieur le marquis de Parisiane. (Avec un geste de la main.) Votre réputation s'y oppose, monsieur.

Tandis que le général approche lentement la lettre de ses yeux, on enten la voix d'Estelle dans l'appartement de la princesse.

ESTELLE.

Maman!

LE GÉNÉRAL, détournant la tête.

Estelle, qu'est-il donc arrivé?

Estelle entre et se précipite dans les bras du général.

SCÈNE X

LES MÊMES, ESTELLE.

ESTELLE, à son père avec fièvre.

Ah! te voilà!... (A la comtesse.) Et toi aussi! (Les étreignant tous deux.) Entourez-moi, embrassez-moi, effacez de mon esprit cet horrible rêve sous l'impression duquel je suis encore, et que semblait continuer cette solitude où je

me suis trouvée tout à l'heure, quand j'ai fui de ma chambre comme une folle pour courir à la vôtre. Je parcourais les salons, j'errais dans les galeries : personne; j'appelais : le silence! Tous nos gens dormaient. Enfin, (Au général.) quelqu'un m'apprend que tu es sorti de très-bonne heure avec le commandant (A la comtesse.) et que, toi, tu es chez madame, alors je suis accourue, et me voilà.

LE GÉNÉRAL, au marquis.

Excusez son erreur, monsieur.

LE MARQUIS, affolé.

Que dites-vous donc, général? (A part.) Ah! cette lettre maudite, il la tient toujours.

ESTELLE, prenant son père dans ses bras.

Quel rêve ! je ne sais pas ce que maman et moi nous t'avions fait, mais tu nous avais chassées.

LE GÉNÉRAL, ému, et s'efforçant de sourire.

Chassées?

ESTELLE, frissonnant.

Oui; je revenais vers toi, je t'entourais de mes bras, comme en ce moment!... Je me traînais à tes genoux et tu me repoussais en me disant : tu n'es plus ma lle!

LA COMTESSE, à part.

Oh! je me sens mourir!

ESTELLE.

Et puis, nous nous trouvions, ma pauvre mère et moi... dans des chemins déserts... au milieu de l'orage, et dans la nuit noire! nous marchions, nous marchions! De temps en temps je m'arrêtais pour reprendre haleine, et alors, dominant les bruits de la rafale... j'entendais encore distinctement ces mots!... ces mots affreux qui me dé-

chiraient l'âme : va-t'en! va-t'en! tu n'es plus ma fille !

Elle éclate en sanglots dans les bras du comte.

LE GÉNÉRAL, très-ému.

Estelle! Estelle!...

LA COMTESSE.

Mon enfant!

LE GÉNÉRAL, l'éventant avec la lettre.

Voyons! voyons!...

LA COMTESSE, éperdue et suivant de l'œil le va-et-vient du fatal papier.

S'il lit la lettre... le rêve devient une réalité.

LE MARQUIS, bas à la princesse.

Sauvez-les!...

LA PRINCESSE, désespérée.

Comment?

ESTELLE, pleurant toujours, à son père.

Tu ne nous chasseras pas, dis?...

LE GÉNÉRAL, riant et pleurant tout à la fois.

Non, non.... S'il est permis de se mettre dans un état pareil! pour un rêve. (La serrant convulsivement dans ses bras.) Grande bête, va!

ESTELLE, avec un cri.

Ah!...

LE GÉNÉRAL, inquiet.

Je t'ai fait mal?...

ESTELLE.

Non, tu as cassé mon beau collier... regarde!

LE GÉNÉRAL, à part.

Une diversion... tant mieux.

La princesse est frappée d'une idée.

ESTELLE, accroupie.

Les perles courent partout!

LE GÉNÉRAL.

C'est une vraie déroute.

LE COMMANDANT.

Rallions les fuyards.

Il se penche et ramasse quelques perles, passe et va s'asseoir sur le fauteuil à droite.

ESTELLE, ramassant de son côté.

Papa, aide-nous!... Ramasse, maman.

LA COMTESSE, avec un sourire fou.

Oui, oui...

ESTELLE, même jeu.

Il y en a soixante et onze.

LA PRINCESSE, occupant le général.

Ah! la petite mondaine! c'est comme cela qu'elle disait son rosaire... (Voyant que son regard s'est porté sur le papier qu'il avait oublié.) Général, vous avez deux fugitives là à vos pieds...

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai.

Il les ramasse.

LA PRINCESSE, qui a ramassé dans sa main la moisson de chacun.

Il en manque peut-être, mais, ma foi... le vase est plein... il va même déborder... Vite... vite, une boîte, une aumônière... Oh! ces logements de garçon!... Ah! tenez ce papier. (A Estelle en lui montrant le papier que tient le général.) Voyons, petite fille?

ESTELLE, prenant le papier.

Donne, papa.

Elle le passe à la princesse.

LE MARQUIS, à part.

Enfin!

LA PRINCESSE.

Je la tiens... Il était temps, mes yeux se troublent. Je n'y vois plus. (A la comtesse.) Prenez, prenez! Ah çà! est-ce que je vais tomber, moi, maintenant.

LE GÉNÉRAL, la recevant dans ses bras.

Princesse?

LA PRINCESSE.

Merci!

ESTELLE.

Vous souffrez?

LA PRINCESSE.

Non, non, ce n'est rien, conduisez-moi à mon appartement.

LE COMMANDANT, à qui Valentin a remis une carte.

Henri. Il nous attendait. Je l'avais oublié. Tu peux entrer, la paix est signée.

HENRI, sur le seuil.

Signée?

LE COMMANDANT, le forçant d'entrer.

Tu sauras tout.

HENRI, résistant encore.

Mais...

LE COMMANDANT, gravement.

Henri, je suis ton témoin et ton père, je dois donc avoir doublement souci de ton honneur.

HENRI.

Sans doute.

LE COMMANDANT.

Eh bien! ne refuse pas cette fois de saluer qui te salue.

HENRI, passant.

Monsieur, je n'ai jamais eu qu'à me louer de ma respectueuse obéissance aux ordres de mon père, je vous salue.

LE MARQUIS.

Sachez-le bien, monsieur, quel que soit le ciel qui m'abrite, je ferai des vœux pour votre bonheur et pour le bonheur des vôtres.

LE COMMANDANT.

Vous partez?

LE MARQUIS.

Oui, pour un long voyage.

ESTELLE.

Où allez-vous?

LE MARQUIS.

A Damas!

ESTELLE.

Dieu vous garde, monsieur!

LE MARQUIS, à la princesse.

Ce souhait, doux comme un pardon, je vous le dois, princesse, comme nous vous devons le salut! Ah! vous êtes un ange!

LA PRINCESSE, souriant, et bas.

Vous croyez donc maintenant à ces petits oiseaux-là?

VALENTIN, paraissant.

Le yacht de monsieur le marquis est prêt à partir.

FIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT,

THÉODORE BARRIÈRE

LE CHEMIN DE DAMAS

PIÈCE

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

Prix : 2 fr. 50

Paris — Imprimerie Dumoutet